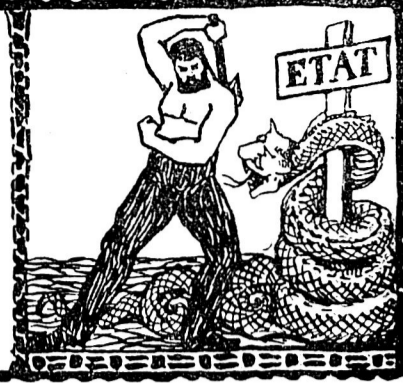


# LE REVEIL

## ANARCHISTE



PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS  
Adresser lettres et mandats :  
Le Réveil, r. des Savoises, 6, Genève Suisse.

Il n'est pas de sauveur suprême,  
Ni Dieu, ni César, ni tribun,  
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes...

SUISSE et UNION POSTALE  
Abonnement : 1 année, fr. 5; 6 mois, fr. 2.50  
Le numéro : 10 centimes

# Le martyre de Sacco et Vanzetti

## Sept jours d'agitation dans le monde entier

### La plus formidable protestation internationale

Une tempête de protestations se déchaîna dans le monde entier dès que se fut diffusée la décision du gouverneur Fuller de faire exécuter Sacco et Vanzetti. Le ressentiment et la consternation éclatèrent partout. Sur tous les points du globe, les ouvriers affluèrent dans les rues, improvisant des manifestations, suppliants et menaçants.

Un tel mouvement international aurait été impossible une génération plus tôt. Grâce aux télégrammes, aux radios, aux systèmes rapides de recueillir les nouvelles, au développement de la presse, les événements de Boston purent être connus presque instantanément par toute la terre. Chaque réunion, chaque manifestation étaient exactement informées des actes des réunions et des manifestations similaires de tous les autres lieux.

La protestation prit ainsi une force et une unité jusque là sans égales. Les travailleurs ne se sentirent pas isolés, ils se lancèrent dans la bataille conscients de la solidarité de millions d'autres travailleurs de toutes races et de toutes nationalités.

Du 3 au 10 août, le mouvement atteignit une ampleur jusque là inconnue, mais qui devait être encore dépassée pendant les douze jours qui allaient suivre le 10 août. Il est impossible de donner une idée de son étendue. Le compte des réunions, des manifestations, des ordres du jour, des grèves qui agitent jusqu'aux plus lointaines parties du monde, nous pouvons le multiplier par cent pour ne nous donner encore qu'une pâle idée de l'effervescence générale.

Au nom de Sacco et Vanzetti, à Londres, des dizaines de milliers d'ouvriers se réunissent à Trafalgar Square et à Hyde-Park, jour après jour, au chant de la *Bandiera rossa*, pour mettre le capitalisme américain en état d'accusation. Ils font une terrifiante reproduction de la chaise électrique. La foule assiste à un simulacre d'électrocution dont la victime est un vétéran de la guerre. Une foule furieuse se dirige vers l'ambassade américaine, à Grosvenor Square.

Trente mille ouvriers parisiens descendent dans la rue pour suivre en un cortège une simple femme de campagne, Luisa, la sœur de Vanzetti. Il y a des manifestations devant les consulats américains à Monaco, à Cherbourg, au lointain Maroc; les manifestants sont chargés par la police. Des délégations vont porter des ordres du jour aux représentants officiels des Etats américains à Bucarest, Vienne, Berlin, Stockholm, Madrid, Tokio, Cap-Town. Des grèves générales sont proclamées dans des villes de l'Argentine, de l'Uruguay, du Mexique. Des grèves aussi dans beaucoup de villes des Etats-Unis. Dans le vaste territoire de l'Union soviétique, des milliers de réunions. Les Chambres des députés de l'Argentine et de l'Uruguay envoient des pétitions à l'Amérique. Plusieurs centaines de mille travailleurs, hommes et femmes, à New-York, quittent leur travail pour se réunir à l'instigation des socialistes en meetings dans diverses salles, puis sur une place

publique à un grand meeting général préparé par le « Comité pour la Défense de Sacco et Vanzetti », Comité de « front unique » composé de communistes, d'anarchistes, de syndicalistes et d'organisations ouvrières de gauche.

Plus de 25,000 assistants se tassent sur la place avec la plus forte escorte de police que l'on ait jamais vue dans la Métropole, et 25,000 autres, dans l'impossibilité d'atteindre la place, emplissent les rues adjacentes. Les manifestations de Chicago sont dispersées par la police à coups de bombes lacrimogènes et par des feux de salve. A Paterson et à New-Jersey, 10,000 ouvriers de la soie font grève; en Pennsylvanie et dans le Colorado, succession de grèves de mineurs. Nombre d'hommes et de femmes se concentrent à Boston, manifestent, sont dispersés par la police et forment de nouvelles manifestations.

Outre ces démonstrations en masse, de toutes les parties du monde arrivent des messages particuliers demandant la clémence ou tout au moins que l'exécution ne soit pas faite. Ils émanent de dirigeants du mouvement ouvrier, de membres de gouvernements, d'écrivains, de journalistes réputés, de savants et de philosophes.

Lors de l'affaire Dreyfus, la protestation des intellectuels suscitée par Zola s'éleva la première, les manifestations des masses suivirent. Dans le cas Sacco et Vanzetti, au contraire, le mouvement des classes ouvrières se produisit le premier, l'intellectualité bourgeoise suivit avec retard. La voix de G. Bernard Shaw, de H. G. Wells, de Romain Rolland, de Galsworthy, de Einstein, de Sinclair Lewis, des « leaders » religieux ou humanitaires s'élevèrent en faveur des deux ouvriers italiens, mais elles se perdirent dans la clameur de protestation de la classe ouvrière.

Tout ce qui restait d'énergie révolutionnaire dans les partis social-démocrates et du travail fut réveillé par la profonde, passionnante, urgente gravité de l'affaire du Massachusetts. Des individus et des partis modérés s'unirent pour la première fois à des éléments de gauche fort éloignés d'eux. Mais dans la généralité, ce sentiment fut contenu. De ce côté vinrent même aux travailleurs des admonestations, des avertissements de ne pas outrepasser, dans leur juste ardeur, les limites des prérogatives constitutionnelles. Les ordres du jour étaient mesurés et corrects, ils appelaient l'attention du monde par les voies hiérarchiques officielles.

La conscience des classes moyennes fut complètement et pitoyablement déviée. C'est au fond une conscience religieuse, mystique, elle ne sut pas s'adapter à la brutalité sans voile mise en action au Massachusetts, elle se contenta de s'attacher à ce que les choses telles qu'elles étaient tournent au mieux, cherchant seulement si elles ne pouvaient pas être modifiées sur quelques points. Le grand soulèvement prolétaire était motivé par la conviction que Sacco et Vanzetti étaient victimes d'une justice de classe, cette conviction atteignit au vif les institutions judiciaires en général. Or la protestation des classes moyennes faisait ressortir qu'il se passait quelque chose d'anormal, que des institutions presque parfaites couraient le risque de se fourvoyer et devaient être sauvées. C'est ainsi qu'une supplique lancée par l'American Civil Liberties Union le 8 août, finissait par ces paroles de faiblesse : « Encore une fois, nous vous prions qu'il est encore

temps de sauver l'honneur de notre pays ». La Women's Peace Union intervenait seulement parce qu'elle croyait que « l'Etat n'a pas le droit de supprimer des vies humaines ». La Women's Trade Union League réclamait la suspension de la sentence parce qu'une exécution capitale « est sans remède et abolissait toute revendication de la justice dans la communauté du Massachusetts ».

Le président de l'American Federation of Labor, William Green, et d'autres officiels de cette Fédération, déplorèrent l'activité des subversifs plus qu'ils ne demandèrent la révision du procès. Green, dans une lettre au gouverneur pour obtenir la commutation de la peine, alléguait le point de vue général de l'humanité et des convenances sociales. Beaucoup d'Unions locales des Etats-Unis refusèrent toute intervention même à ce point de vue général, d'autres allèrent jusqu'à envoyer au gouverneur des félicitations pour son « courage ».

### La contre-attaque des conservateurs

Vers la même époque, il y eut un redoublement des sentiments hostiles aux deux condamnés.

La presse conservatrice américaine fut presque unanime à approuver et soutenir le gouverneur et sa commission. A peine quelques voix dissidentes dans l'hymne au « courage » du gouverneur. Les journaux libéraux s'unirent à ce concert d'applaudissements. Seuls quelques-uns d'entre eux firent remarquer que ce courage s'était appuyé sur une documentation faible et peu convaincante et demandèrent que la peine fût commuée en prison à vie pour que, s'il y avait injustice, elle ne soit pas « irrévocable ». Le *Boston Herald* oublia l'éditorial qui lui avait valu le prix Pulitzer et approuva l'œuvre du gouverneur.

Le *World* de New-York perdit toute énergie dès le lendemain de la décision du gouverneur. Dans ses éditoriaux, il se prostra aux pieds du gouverneur et ne demanda que d'une voix faible une commutation de peine. Son valet de chambre rédacteur Broun, sans tenir compte de cet égarement, lança deux attaques à fond contre la respectabilité tant vantée du gouverneur et de ses pages d'honneur académiques. Il reçut alors l'avis de ne plus s'occuper de Sacco et Vanzetti, mais plutôt que d'obéir à cette insultante invite, il démissionna. Plus tard, encouragé par l'attitude un peu plus ferme du *Republican*, de Springfield, le *World* mit un peu plus d'énergie dans son appel à la commutation, mais néanmoins il avait à jamais sacrifié sa réputation de libéralisme, tout au moins dans l'esprit de la minorité intelligente de ses lecteurs.

Dans le camp des réactionnaires, ce fut une joie trépidante. Alvin Owstey, ex-commandant national de l'American Legion, télégraphia à Fuller : « Je suis heureux de ce que votre lourde tâche de juge soit finie. La Nation vous donne son appui. » Le major général Clarence R. Edwards lui envoya le message suivant : « Votre réquisitoire est magnifique. Vous avez rendu un grand service public à l'Etat et au pays, tel qu'aucun gouverneur n'a jamais rendu en aucune autre crise, et avec un courage qui rendra les anciens combattants de cet Etat orgueilleux que vous soyez leur gouverneur. Veuillez accepter mes félicitations. » John Hays Hammond se réjouit de sa « décision magistrale du cas Sacco-Vanzetti où vous avez fait preuve d'un grand courage moral et physi-

que ». L'évêque de l'aristocratique Eglise Episcopale donne son tribut d'applaudissements pour le coup porté par Son Excellence aux « Rouges ». Semblables congratulations parvinrent encore dans des centaines d'éditoriaux, de télégrammes, de lettres et d'ordres du jour. Les délégations des sections de l'American Legion firent parvenir leurs remerciements.

Les travailleurs du monde avaient fait de ce cas le symbole de leur lutte, Les tenants de la propriété privée, par auto-défense, en firent le symbole de leur patrimoine. Un des documents les plus significatifs en ce sens est un appel de la « Ligue pour la protection du droit de propriété », organisation réactionnaire de New-York. Il était adressé à la masse compacte des milliers de citoyens et de citoyennes d'Amérique respectueux de la loi et il y comprenait les assurés sur la vie, les déposants des caisses d'épargne, les propriétaires des maisons; il déplorait les grèves, les meetings, les « lâches bombes »; il réclamait en conséquence la « déportation immédiate des étrangers convaincus d'être les instigateurs de mouvements subversifs tendant à miner et détruire le gouvernement constitutionnel des Etats-Unis ». Pour beaucoup d'ouvriers des centres industriels américains, Sacco et Vanzetti étaient avant tout des immigrants. Les manifestations des centres miniers à New-York, Chicago, Cleveland étaient surtout des manifestations d'immigrants. La menace de déportation constamment suspendue sur ces millions d'étrangers fut en conséquence accentuée en termes clairs. Le secrétaire du Travail, Davis, menaça immédiatement de mettre en avant son projet pour le recrutement (?) de tous les étrangers. Albert Johnson, président du Comité d'immigration et naturalisation à la Chambre des Représentants, lança une de ses attaques habituelles contre les étrangers. Il parla de Sacco et de Vanzetti comme de « bandits et d'assassins », mit en accusation leurs amis d'Amérique et du dehors et réclama pour une plus large et plus facile application de la déportation. Le *Post*, de Washington, et d'autres journaux de la même farine appuyèrent cette menace: le *Sun*, de Baltimore, déclara même dans un éditorial qu'une nouvelle chasse aux Rouges « semblait inévitable » et qu'en un certain sens elle était en effet « nécessaire ». L'intimidation est une arme toujours prête contre les étrangers.

Un élément fondamental de la réaction fut le ressentiment patriotique contre l'« immixtion étrangère » auquel correspondait l'indignation provinciale des propriétaires du Massachusetts contre l'immixtion des autres Etats américains dans cette affaire. Le sénateur Borah exprima cette exaspération du patriotisme dans un message à Jane Adams, la « Social Worker » bien connue. Elle lui avait demandé d'intervenir auprès du Comité sénatorial des relations extérieures pour mettre en évidence les conséquences très fâcheuses que l'exécution de Sacco et Vanzetti auraient sur les rapports internationaux. Borah répondit:

« Ce serait une humiliation nationale, une honteuse et lâche compromission du courage national que de prêter la moindre attention aux protestations étrangères ou à celles de la foule de l'intérieur. Nous connaissons tous votre louable dévouement aux principes humanitaires, mais on ne procurerait pas d'avantage ni aux principes humanitaires, ni à la cause de la paix en cédant aux critiques étrangères ou aux violences populaires quand il s'agit de l'application de nos lois pénales. Les interventions étrangères sont un impudent défi intentionnellement lancé à notre honneur, à notre dignité, il doit être repoussé comme il le mérite. »

### Les sentiments anti-américains à l'étranger

Les Etats-Unis ont, en effet, abandonné pendant les trente dernières années leur traditionnel isolement. Ils se sont élargis territorialement, commercialement et financièrement en un impérialisme qui atteint les points les plus reculés de la terre. Mais leur inclination intime est encore pour l'isolement et c'est pour cette raison qu'ils sont hypersensibles aux critiques étrangères.

Le sentiment exprimé par Borah n'était pas une réponse aux seules agitations pour Sacco et Vanzetti à l'extérieur. Il prétendait être la

riposte aux accusations de l'Amérique latine contre la « diplomatie du dollar » mise en jeu par le « colosse du nord » et aux dispositions anti-américaines engendrées en Europe, en Asie, en Afrique par l'infiltration financière américaine. Pour les peuples de l'Amérique latine, le cas Sacco et Vanzetti était une manifestation de l'impérialisme yankee; pour les Européens, c'était une autre phase du ploutocratisme américain, du shylockisme.

Le sentiment général anti-américain explique amplement les sympathies exprimées pour Sacco et Vanzetti par divers éléments des classes bourgeoises à l'extérieur. Il y a encore quelques raisons de supposer que certain ministre des affaires étrangères ne découragea pas aussi vigoureusement qu'il aurait dû le faire, l'agitation pour Sacco et Vanzetti. Hors des Etats-Unis, l'opinion désapprouvait à peu près unanimement la condamnation prononcée. Dans un télégramme envoyé de Paris le 6 août, le correspondant du *New-York Times* analysait ainsi l'opinion publique de la France:

« On a la sensation que la position internationale des Etats-Unis gagnerait beaucoup à un effort énergique des autorités pour empêcher l'exécution de Nicola Sacco et de Bartolomeo Vanzetti. L'excitation exceptionnelle de l'opinion publique en Europe sur cette affaire fait que l'on se demande si même au cas où ils seraient coupables, il ne serait pas préférable de ne pas les envoyer à la mort. Pour apprécier la situation il suffit de remarquer que douze des plus importants journaux parisiens accordent aujourd'hui à l'affaire Sacco et Vanzetti un espace quadruple de celui qu'ils donnent à l'échec de la Conférence navale de Genève. Et il est impressionnant de relever l'unanimité de toute la presse française, de la royaliste *Action française*, à droite, à l'*Humanité* communiste, à l'extrême-gauche, à demander la clémence pour les deux condamnés. Les directeurs des journaux de gauche dénoncent ouvertement l'injustice, tandis que ceux des journaux de droite conseillent aux Etats-Unis de trouver quelque solution pour ne pas appliquer une mesure qui sera condamnée par des millions de personnes. L'*Oeuvre* affirme que l'exécution de Sacco et de Vanzetti détruirait tout l'heureux effet du vol de Lindberg sur les rapports franco-américains. »

Les journaux de l'Amérique du sud nurent le cas dans une lumière si vive et lui donnerent une telle force contre les Etats-Unis que les hommes d'affaires américains sommèrent les agences d'information de supprimer ce qui se rapporterait à Sacco et Vanzetti. Ces agences envoyèrent seulement la relation des événements advenant à Boston et des manifestations dans les autres villes. Et le Département d'Etat jugea opportun de publier pour les journaux des communiqués officiels, sortes de résumés des faits se rapportant au cas même.

Sa version des témoignages fut édulcorée comme l'avait été déjà celle de 1922. Les nouvelles données au jour le jour aux Etats-Unis étaient naturellement la plus exacte confirmation de ce communiqué.

En Italie, il y eut une effervescence étrangement dissimulée. L'opinion publique fut extrêmement favorable à Sacco et Vanzetti, mais le régime fasciste ne pouvait oser faire des deux subversifs des héros nationaux. Tandis que les colonnes des journaux étaient remplies des informations sur l'affaire, les articles de fond s'abstenaient de s'en occuper. Dans les télégrammes passés à l'étranger par certaines publications, on sentait une colère mal réprimée. Ils étaient Italiens et condamnés par des gens qui tenaient les Italiens pour prédisposés au « vol adroit ». On fit allusion à des suggestions et réclamations qu'aurait adressées non publiquement le gouvernement de Mussolini. Répondant à un télégramme du père de Sacco, Mussolini l'informait qu'il s'était dès longtemps intéressé assidument à la situation de Sacco et Vanzetti et qu'il avait fait tout ce qui était compatible avec les lois internationales pour les sauver de la peine capitale.

En Espagne, le gouvernement fasciste supprima toutes les informations relatives à l'affaire et aux manifestations. Un journal socialiste fut suspendu pour avoir publié un article sur ce sujet.

Le Département d'Etat à Washington reçut de ses représentants dans tous les Etats du monde un déluge de rapports. Il est à présumer que la plupart d'entre eux insistaient sur les dangers de l'exécution. Que le gouvernement

ait pu feindre d'ignorer ces pressions, c'est là une preuve de l'énorme contre-pression des classes possédantes d'Amérique.

### Ces fanatiques de la „Loi et du bon ordre” montrent les dents

Ces jours orageux virent le plus grand déploiement de forces militaires et policières qui ait été fait aux Etats-Unis depuis la guerre. Le gouvernement se sentit menacé dans toutes ses ramifications. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point un tel branle-bas a été l'effet d'une véritable terreur et ce qu'il faut mettre sur le compte d'une mise en scène voulue, comme démonstration de force. Certainement la qualité des manifestations ne justifiait pas une aussi énorme mobilisation de police.

Les édifices sièges du gouvernement, les prisons, lignes de chemins de fer, banques, palais de justice, les résidences des personnages d'importance et de tous ceux qui d'une façon quelconque étaient mêlés au procès, étaient surveillés par des corps de troupes forts et aguerris. Les subversifs les plus en vue étaient sous bonne garde et quelques-uns d'entre eux furent même arrêtés. Dans beaucoup de villes, les réunions publiques furent interdites. Boston n'osa pas permettre un meeting public dans son historique maison communale.

A New-York, la police donna des permis en nombre limité pour des réunions publiques, mais n'autorisa pas de cortèges. Beaucoup de cortèges qui se formèrent spontanément dans les quartiers ouvriers furent dispersés avec effusion de sang; les meetings en plein air furent cerclés par la police flanquée d'agents à cheval, de mitrailleuses dispersées aux alentours et d'hommes armés sur les toits des édifices.

Le 3 août, diverses explosions eurent lieu simultanément. Des bombes placées dans deux stations du Métropolitain de New-York firent une victime et de considérables dégâts matériels. Une bombe explosa contre la maison du maire de Baltimore et une église de Philadelphie fut endommagée par la dynamite. Presse et police attribuent ces violences aux « sympathisants de Sacco et Vanzetti », bien qu'il n'y eut pas trace de preuve directe pour une telle accusation. Ces épisodes de violence furent mis à profit pour travailler l'opinion, afin de grossir le nombre des partisans de l'exécution, et pour effrayer les journaux indécis afin de les amener à se ranger du côté de la justice du Massachusetts, ce qui laisse assez présumer que tout cela ait été l'œuvre d'agents provocateurs. Après ces événements, quelques villes furent alertées par la découverte de mystérieux paquets suspects de contenir des bombes, par des détonations qui retentissaient comme de véritables explosions. A Utique (New-York), deux édifices s'écroulèrent à la suite d'explosions. La police et la presse affirmèrent aussitôt qu'il s'agissait de représailles pour l'affaire Sacco-Vanzetti. Le lendemain, il fut prouvé que le propriétaire avait préparé l'écroulement pour toucher l'assurance !

Une « explosion » dans la section italienne de Boston se trouva n'être que l'éclatement d'une distillerie clandestine. Ces incidents déterminèrent une onde de très vive excitation dans une atmosphère déjà saturée d'électricité. Dans plusieurs villes les vacances et permissions des agents de police furent supprimées. Le maximum des forces mises au service du gouvernement en temps de paix fut publiquement déployé.

### Une lutte de vitesse

#### à travers les tribunaux

Déploiement de force armée, violentes menaces contre les étrangers et les subversifs, protestations retentissantes dans le monde entier, ceci fut la toile de fond d'une série d'actions judiciaires qui fut une sorte de lutte de vitesse à travers les Cours de justice. Motions et appels qui normalement n'auraient été expédiés qu'au bout de mois et d'années furent à leur terme en quelques heures. Les procédures légales, jusqu'alors lentes à donner l'impression de l'immobilité, prirent tout à coup une allure vertigineuse. Une seule tâche de tranquillité dans Boston officiel: la Maison de la mort où se faisaient avec une précision sans défaillances, comme une œuvre de parfait artiste, les préparatifs de l'exécution.

L'avocat William G. Thompson annonça le 4 août qu'il se retirait de la défense. Dans sa lettre de démission, il blâma le gouverneur et la Commission consultative d'avoir conduit leur enquête comme des débats à huis clos. Dans son ensemble, sa déclaration révélait l'abattement et la consternation, elle montrait un homme dont toute la vie s'était passée dans la commode adaptation d'une foi incontestée dans le *statu quo* et qui était brusquement délogé de cette position. C'est Arthur D. Hill qui assumait la fatigue de cette course vertigineuse à travers une dizaine de Cours de justice et avec lui un jeune avocat italien de Pittsburg, Michael A. Cosumano. Cette lutte légale désespérée prit parfois les aspects d'un mélodrame. Il y eut des courses folles, au cœur de la nuit, à de lointaines résidences de vacances, à la recherche de juges, des appels et des télégrammes tempêteux, des voyages improvisés à Washington, une lutte sans merci contre le temps et contre le bourreau.

C'était une course désespérée et chacun le savait. Mais s'affairer est aussi une façon d'oublier les vérités brutales, et des millions d'êtres, opprésés d'angoisse, s'affairaient avec les avocats.

Une succession continue d'appels légaux furent faits sans la plus légère espérance de succès. Le mécanisme de la loi avait perdu toute trace de possibilité d'adaptation à l'humanité, il était rigide comme la mort. Le juge Georges Sanderson, de la Cour suprême d'Etat, rejeta les pétitions pour un décret d'*habeas corpus* pour une suspension d'exécution de la sentence, pour un décret « d'erreur judiciaire ». On lui présenta alors un appel contre ses rejets devant la Cour suprême en audience plénière.

En même temps, fut mis au rôle du tribunal de première instance une motion pour un nouveau procès, motion fondée sur la présentation d'un nouveau témoin oculaire et sur des déclarations jurées prouvant que le juge avait suivi des idées préconçues. Le juge Thayer se hâta de quitter sa villégiature pour entendre discuter cette motion.

Cette audience de la Cour de Dedham mérite d'être plus tard racontée par quelque artiste prolétaire, car les aspects effrayants de la tragédie et le comique y alternèrent. Un vieil homme à la face jaunâtre, à la voix d'outre-tombe était là pour juger du bien-fondé d'une accusation de partialité dirigée précisément contre lui-même !

Cette fois, il n'y eut aucune des habituelles réticences légales; l'heure de la mort serrait de trop près. Hill demanda ouvertement que le juge se retirât, qu'il desserrât son étreinte féroce sur ses victimes et que la motion fût discutée par un autre juge. Mais Thayer ne céda pas. Il avait été là depuis le commencement, il devait encore y être à la fin. Il assura la presse qu'il n'avait pas eu d'idées préconçues. Il statua que la sentence ayant été prononcée plus aucune preuve ne pouvait être entendue. Les avocats présentèrent donc une requête pour l'annulation de la sentence afin de pouvoir surmonter cette question de procédure. Il accepta la requête pour laisser croire qu'il y réfléchissait et il en prononça le rejet le lendemain. Un appel fut immédiatement déposé à la Cour suprême et non moins immédiatement rejeté.

Entre temps le Comité de Défense Sacco et Vanzetti lançait une suite ininterrompue de demandes d'intervention: à Coolidge, au secrétaire d'Etat Kellogg, au procureur général Sargent, au jeune aviateur Lindberg, supplanté à la première page des journaux par l'affaire Sacco-Vanzetti. Coolidge fut chaudement invité à suivre le précédent créé par Wilson intercedant auprès du gouverneur de Californie pour Mooney et Billings.

Dans cet immense effort, dans l'émotion populaire montée au paroxysme, on arriva à la fatale journée du 10 août. Il était décidé que Sacco et Vanzetti devaient mourir ce jour-là, trois minutes avant minuit.

## Le jeu du chat et de la souris dans la Maison de la mort

Dix août.

Le plus beau triomphe du contentement de soi-même: le matin du 10 août, jour où Sacco et Vanzetti devaient mourir, le juge Webster Thayer jouait au golf dans sa villa !

Pendant plusieurs jours, des groupes d'hommes et de femmes s'étaient mis de piquet devant le palais d'Etat, portant un brassard noir en signe de deuil pour la mort de la justice au Massachusetts. Leur arrestation avait été opérée sur un rythme de continuité. Mais le matin du 10 août, ils étaient dix de plus que les jours précédents. Ils formaient un groupe mixte de subversifs, de libéraux, d'anarchistes, ouvriers et artistes, riches et pauvres, ils étaient guidés par un socialiste et par un communiste. Dès leur apparition, la police les saisit et les conduisit au poste. A peine relâchés, ils reprirent leur faction. C'était la « Garde à la mort », silencieuse et tenace.

Des gardiens armés allaient et venaient sur les murs de la prison. Des policiers armés de mitrailleuses et baïonnette au fusil bloquaient les rues avoisinantes. Ce service d'ordre était constamment renforcé à mesure qu'approchait le jour fatal et le gouverneur ne donnait aucun signe qu'il dût être reculé. Fuller avait annoncé qu'il serait statué ce jour même sur la demande d'ajournement. Selon les règles de la procédure, le Conseil du gouverneur avait été avisé de se tenir prêt pour ratifier le renvoi de l'exécution au cas où il serait accordé. La convocation du Conseil avait été annoncée pour l'après-midi.

Une véritable foule d'envoyés spéciaux de journaux attendait anxieusement la décision que l'on prévoyait proche.

Mais des heures et des heures passèrent sans que vint aucune nouvelle. Des bruits contradictoires se diffusèrent par la ville et dans le monde: que le gouverneur n'interviendrait en aucune façon au sujet de l'exécution; qu'il accorderait un délai; qu'il était en train de consulter sept ex-procureurs généraux. Mais simples bruits et aucune décision dans cette suite d'heures angoissées alors que toute l'humanité attendait. Il y avait quelque chose de diabolique dans ce silence. La nuit approchait et toujours aucune réponse du gouverneur. On sut alors que le Conseil n'avait pas été jusqu'alors convoqué et déjà le soleil avait disparu. Craignant le pire, les avocats de la défense coururent chercher le juge Olivier Wendel Holmes, de la Cour suprême des Etats-Unis, homme qui avait la réputation d'un libéral et d'un indépendant, tout au moins par comparaison avec les incorrigibles réactionnaires, ses collègues à la Cour suprême. Holmes se refusa à intervenir. Il déclara que les présomptions d'un juge d'Etat, même fondées, n'étaient pas un motif suffisant pour justifier l'intervention fédérale. Le frisson d'horreur causé par cette mauvaise action se calma. Les témoins exigés par la loi pour l'électrocution furent avisés de se tenir prêts. Les condamnés reçurent la visite d'un prêtre qui leur offrit les secours, repoussés, des idées religieuses. Le bourreau avait inspecté la chaise électrique et l'avait trouvée en bon état de fonctionnement. A 10 heures, deux heures avant le temps fixé pour l'exécution, Rosina Sacco fut officiellement avertie de se tenir prête à recevoir le cadavre de son mari. Puis il y eut une lueur d'espoir ou une lugubre légèreté de la part de la machine légale. Le juge Sanderson annonça qu'il prononcerait le lendemain sa décision sur la demande d'appel à discuter par la Cour en séance plénière. Demain ! Il pouvait donc y avoir un demain pour Sacco et Vanzetti ?

La décision du gouverneur fut formulée à 11 h. 24 du soir — 36 minutes avant l'heure fixée pour l'exécution. « Pour laisser aux tribunaux la possibilité de compléter l'examen des procédures en cours », il accorda à Sacco et Vanzetti douze jours encore de vie. Ils ne seraient pas mis à mort avant le 22 août. L'exé-

cution de Madeiros, gardé comme un témoin possible dans l'éventualité d'un nouveau procès, était aussi retardée de douze jours.

On respira. Il était plus de 11 heures du soir.

### La protestation mondiale ne cesse de s'intensifier

A l'impression de soulagement produite par ce sursis succédèrent rapidement les plus vives craintes et le plus persistant désespoir. La durée de cette horrible incertitude qui s'était prolongée si avant dans la nuit apparut comme la preuve que la concession avait été faite fort à contre-cœur par le gouverneur. Comment espérer qu'il puisse être une seconde fois contraint à arrêter la main du bourreau.

Toutefois le mouvement de protestation prit un nouvel essor. Les gardes armées pour la défense des ambassades, des maisons consulaires et des maisons de commerce américaines furent partout renforcées. A Paris, l'ambassade fut entourée de gendarmes à cheval et de soldats coiffés du casque des tranchées. Des mesures semblables furent prises à Londres, à Berlin, à Rome, au Mexique, à Buenos-Aires, à Santiago, enfin partout où la bannière américaine déployée rappelait au public le crime qui était sur le point d'être accompli au Massachusetts.

Dans toute l'Allemagne des manifestations organisées par des éléments subversifs eurent en fait l'appui solidaire de toute la population. Dans l'Argentine, le Paraguay, l'Uruguay, grèves générales.

A Sidney, les gens de mer s'unirent aux autres travailleurs pour une grève générale. En Belgique, en Suisse et dans la République de l'Equateur, la protestation prit une telle intensité que la nation tout entière en vibra. L'Angleterre en fut profondément secouée; aux cortèges, aux réunions en plein air, s'ajoutèrent les appels à l'Amérique de l'Union des Mineurs, du Labour Party, du Congrès des syndicats. En Irlande, tout le prolétariat, de toutes les tendances, demanda la vie sauve pour Sacco et Vanzetti. Des bombes explosèrent au voisinage de la Légation américaine à Sofia, dans une agence d'automobiles Ford à Cordoba, dans l'Argentine, et en d'autres lieux.

L'Union soviétique fit écho à la protestation, réunions et ordres du jour jusque dans les parties les plus reculées du vaste territoire. Le boycottage des produits américains fut décidé dans une douzaine de villes de l'Amérique latine et dans des localités très éloignées les unes des autres, comme Stockholm et Tokio. Les Unions ouvrières de la Chine, qui représentent des millions de travailleurs organisés, envoyèrent des messages de solidarité aux deux condamnés dans la prison de Charlestown. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'un nombre aussi considérable d'êtres humains arrivés dans le bref espace d'une semaine à s'unir en une aussi parfaite solidarité pour un but commun.

Pendant toute cette période, les nouvelles de Boston eurent la première place dans toute la presse étrangère. La chute de gouvernements, la rupture de conférences internationales apparaissaient par comparaison comme des événements négligeables. Les directeurs de journaux étrangers donnèrent le conseil aux Etats-Unis d'éviter un acte qui engendrerait haine et discredit contre l'Amérique.

En Amérique, les Etats firent plus que jamais étalage de la force publique. Le droit de réunion fut supprimé avec un mépris toujours plus ouvert des nuances et des subtilités des règlements légaux. Les chefs de police s'autorisaient de l'existence prétendue d'un « péril imminent » prenant les proportions d'une véritable révolution. Les menaces contre les étrangers se multiplièrent. Les faibles protestations des champions de la liberté civile furent étouffées sous le nombre des illégalités. Des pages entières de la chronique des journaux n'étaient remplies que du récit des manifestations et des répressions. Même la presse conservatrice, pourtant âpre et animée d'un esprit de vengeance dans ses éditoriaux, accordait un large espace dans ses informations aux faits de ce drame journalier et aux agitations protestataires. Les informations données par les journaux de Boston montrent que même les correspondants étaient horrifiés par la préparation froidement conduite de la mise à mort d'hommes dont la culpabilité était mise en doute par des millions de gens.

**Boycottons „La Suisse”**  
**journal fasciste**

Le Réveil anarchiste est en vente :  
A GENEVE :  
32, Rue Rousseau.  
51, Rue du Rhône.  
11, Rue de Carouge.  
12, Rue des Grottes (chez le père Vincent).

Quelques grèves isolées et des manifestations en masse se produisirent dans beaucoup de villes américaines, spécialement dans celles qui comptaient une forte proportion d'immigrants. La presse de langue étrangère était absolument unanime à demander la suspension de l'exécution. Dans beaucoup de villes où les grèves furent proposées par les ailes gauches des Unions, sous l'influence des communistes, socialistes et éléments de droite refusèrent d'y participer, mais toujours ils substituèrent à cette forme de protestation quelque chose d'autre, et les manifestations, toujours accompagnées des violences de la police et d'intimidations, continuèrent jusqu'au dernier moment.

A Boston, la « Garde à la mort » se forma de nouveau. A ce moment les intellectuels, les universitaires, les « Social Workers », tous gens normalement trop éduqués et vivant en trop bonnes conditions pour mettre en discussion la volonté des pouvoirs constitués, éprouvèrent une stupeur immense. Individuellement et en groupes, ces gens commencèrent à déplorer les agissements du gouverneur et des juges. Pendant sept ans, ceux qui étaient au courant de l'affaire s'étaient tranquilisés sur la conviction que la justice suivrait son cours. Ils avaient cru que la loi serait rigoureusement suivie. Ils étaient maintenant atterrés par l'effondrement de leurs illusions.

Un comité communal national pro Sacco et Vanzetti, organisé en toute hâte par l'initiative de subversifs et de libéraux, s'était réuni à Boston, il trouva des appuis où il en attendait le moins. De nombreux écrivains de valeur, des directeurs de journaux, des ecclésiastiques, des communaux signèrent les pétitions de ce Comité à Coolidge et à d'autres membres du gouvernement. John Lovejoy Elliot, Paul N. Kellogg, directeur du *The Survey*, et Waldo Cook, directeur du *Republican*, de Springfield, portèrent personnellement au Palais d'Etat une supplique pour la commutation de la peine signée de plusieurs centaines de professeurs, de « social workers », d'artistes et d'hommes d'affaires connus. Des éditoriaux d'une page entière, des lettres ouvertes furent adressées à Fuller, à la Commission Lowell, au Département de Justice, les priant et suppliant d'intervenir pour épargner le martyr des deux Italiens. *The New Republic* publia sur le *New York Times* une lettre ouverte d'une page entière adressée au président de l'Université de Harvard, Lowell.

Ces éléments de modération et de haute respectabilité qui se sont toujours considérés comme les arbitres de la ligne de conduite des gouvernants, comme les gardiens avisés de l'équilibre des pouvoirs publics, s'aperçurent alors qu'ils avaient été battus, écartés, offensés. Pour la première fois ils durent admettre leur complète faillite et leur monumentale impuissance. Ils s'étaient engagés dans une guerre de classes où les intermédiaires courtois sont vite licenciés, tandis que le bombardement se prolonge.

Le gouverneur fut submergé de messages: ils étaient apportés à pleins sacs des bureaux de télégraphe et de postes. Il ne les lisait pas, ils étaient trop pour pouvoir être lus et tous contenaient la même monotone invocation. Ceux qui voulaient à tout prix la mort de Sacco et de Vanzetti n'eurent pas besoin de la demander. Ils n'eurent qu'à s'en tenir rigidement à leur attitude d'indifférence et de légalitarisme en contraste avec l'ouragan des protestations. Le gouverneur les savait à son côté. Il se sentit fort de leur force et sourit. Le silence du président Coolidge était un indice d'approbation. Les commentaires des éditoriaux des journaux du Massachusetts n'étaient pas plus significatifs que le silence des évêques et cardinaux et des présidents d'Universités de cet Etat. Les quelques-uns d'entre eux qui ont donné leur opinion ont parlé contre ces Italiens. Les bruyantes manifestations de mécontentement d'intellectuels et de libéraux viennent des autres Etats.

Le 10 août, une bombe détruisit la maison d'un juré du procès, un certain Lewis Mac Hardy. Cette bombe délibérément placée où elle devait faire le moins de mal, et tout l'incident présentaient les caractéristiques de l'acte de quelque agent provocateur. Cet événement coïncida avec une séance de la Cour suprême d'Etat pour statuer sur un des appels. Néanmoins la presse et les cercles officiels attribuèrent le fait aux sympathisants de

Sacco et Vanzetti. Le gouverneur Fuller envoya à Mac Hardy une lettre qui est un clair indice de son implacable désir que les deux Italiens soient une bonne fois exécutés.

Voici un passage de cette lettre:

« Tout homme de bien doit être confondu en constatant qu'il fut possible dans notre communauté qu'un citoyen, uniquement parce qu'il a rempli les fonctions de juré et fait selon sa conscience son devoir, ait pu en être puni par la destruction de sa maison et la mise en péril de sa vie et de celle de ses familiers. Ce serait une excellente chose de rendre co-responsables de ceci ceux qui par ignorance, par méchanceté ou par sentimentalisme contribuent à ces terribles résultats. Je dois faire une constatation pénible, une seule, mais évidente, c'est qu'il y a dans notre communauté des hommes dangereusement actifs qui voudraient menacer et frapper les hommes du gouvernement et de la loi. »

### L'Etat et les juges fédéraux jouent leur partie

La course à travers les tribunaux continuait sans trêve. Plusieurs avocats, parmi lesquels Francis Fisher Kane, Arthur Garfield Hays et Frank P. Walsh se jetèrent à corps perdu dans cette lutte aux côtés de Hill et de Cusumano.

Le lendemain du sursis, les dérogations présentées contre les divers rejets du juge Sanderson furent, avec son autorisation, portées devant la Cour suprême du Massachusetts.

Le même jour, le juge Thayer consentit généreusement à ce que fussent présentées à la même Cour les dérogations à ses arrêts de la semaine précédente. Le 15 août, toutes ces dérogations furent discutées devant quatre juges de la Cour suprême qui les écoutèrent solennellement et employèrent trois jours à en rédiger le rejet.

Des pétitions pour obtenir la suspension de l'exécution furent repoussées par les différents Cours. L'avocat Cusumano vola à Washington où il mit au rôle une requête de décret, « pour plus ample informé » auprès de la Cour suprême fédérale. A cause de cette mise au rôle, le juge Holmes fut de nouveau sollicité de suspendre l'exécution et de nouveau refusa. La sollicitation fut portée devant tous les autres juges de la Cour suprême investis du pouvoir voulu. Le juge en chef Taft, qui se trouvait en vacances au Canada, télégraphia un tranchant refus d'intervention. Une dramatique course en auto et en bateau extra rapide jusqu'à une île perdue du Main, où le juge Harlon F. Stone passait les mois chauds de l'été, eut pour résultat le même refus. La dernière espérance était dans le juge Louis D. Brandeis. Cet homme avait été âprement combattu par les mêmes éléments qui étaient en train de préparer la mort de Sacco et Vanzetti. Juif et libéral avéré, sa nomination par le président Wilson avait suscité les colères de tous les bons réactionnaires. L'opposition avait été particulièrement acharnée au Massachusetts. A cause de sa race et de ses opinions politiques, il ne comptait pas aux yeux des Thayer, des Fuller, des Lowell. Toutes les autres possibilités raisonnables avaient été épuisées par la défense avant de recourir à lui et pourtant sur lui pouvaient reposer les plus vives espérances. Mais Brandeis, comme les autres, trahit les espoirs des défenseurs. A un tournant critique, il demeura fidèle au type de l'homme de caste. En endossant la toge de juge à la plus haute Cour, il avait fait cause commune avec les gens qui l'avaient exécuté. L'explication officielle qu'il donna au monde fut qu'il ne pouvait pas intervenir « à cause de ses relations personnelles avec des gens intéressés dans cette affaire ».

Il se référait à sa femme et à sa fille et à des personnes comme Elisabeth Evans avec laquelle il était en rapports d'amitié. Ce Daniel libéral refusa de sauver de la mort deux êtres humains parce qu'il était notoire qu'il avait de la sympathie pour eux, parce qu'il craignait de trop incliner la balance de la justice du côté de la clémence.

En même temps d'autres avocats avaient cherché par tous les moyens à prendre connaissance des archives secrètes du Département de justice. Ils soutenaient que les preuves de l'innocence de Sacco et Vanzetti étaient gardées dans ces archives, que l'on devait y découvrir la conspiration tramée pour perdre ces deux

subversifs. Le procureur général Sargent, chef du Département de justice, refusa de se prêter d'une façon quelconque à la communication de ces archives. Mais quelques jours plus tard, un de ses subordonnés s'offrit à les ouvrir s'il en était requis par le gouverneur Fuller ou par la Commission exécutive. Fuller feignit d'ignorer cette offre. Le président Lowell se cachait on ne savait où; le président Stratton de même. Aucun d'eux ne bougea pour ouvrir ces archives. Quand arriva le 22 août, jour fixé pour l'exécution, toutes les ressources légales avaient été épuisées, excepté celle d'une demande en révision de tout le procès par la Cour suprême fédérale. Sacco et Vanzetti avaient bénéficié, même plus largement que dans les cas ordinaires, de tout le formalisme judiciaire appliqué à des hommes destinés à mourir sur la chaise électrique. Si leur exécution équivalait à un lynchage, la façon de procéder avait été absolument légale et conforme aux usages. Le système des lyncheurs était parfaitement à la hauteur des meilleures traditions de noblesse du Massachusetts.

Leur exécution n'était pas un acte de flagrante injustice. C'était au contraire, jusque dans la forme, un acte de stricte justice telle qu'elle est en usage dans la société d'aujourd'hui.

### Cette agonie est notre triomphe

Un frémissement convulsif de douleur collective parcourut le monde pendant l'interminable journée du 22 août, la dernière de la vie de Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, il pouvait être aussi distinctement senti à Paris, à Moscou, à Sidney, à Tokio qu'à Boston au voisinage immédiat de la prison. De même que les parents d'une personne mourante se rassemblent autour du lit de mort pour se donner mutuellement courage, ainsi l'immense famille prolétarienne dans tous les continents du monde se concentraient autour de cette Maison de mort. Un magnifique esprit de solidarité unissait des millions d'hommes à travers les barrières des nationalités, des races et des langues.

A Boston l'atmosphère était saturée d'une excitation contenue. On avait conscience que des millions d'yeux, de toutes les directions, étaient fixés sur cette ville. Des milliers et des milliers de gens erraient par les rues comme étourdis. Partout le piétinement de la cavalerie, partout le roulement des motocyclettes blindées. Baïonnettes et mitrailleuses de toutes parts. Des centaines de policiers entouraient la prison et surveillaient tous les points d'approche de la Maison de la mort, sur le toit de laquelle étaient placées des mitrailleuses pointées sur les rues où la foule compacte n'arrivait qu'à grand-peine à se mouvoir. Les pompiers étaient prêts à lancer de puissants jets d'eau et les policiers prêts à tirer. Deux bateaux remplis d'agents de la police faisaient la ronde auprès de l'escalier du fleuve proche de la prison. Quand le soleil commença à disparaître, des lampes à arc diffusèrent une lumière aveuglante sur cette scène et des projecteurs fouillèrent les rues, faisant luire les reflets d'acier des baïonnettes dressées.

Autour de la Maison de la mort, un espace de quelques centaines de pieds carrés était isolé par de forts cordons de troupes que seules les personnes pourvues d'autorisation pouvaient franchir. Comme l'heure de la mort s'approchait, la foule se pressait derrière ces cordons, fixant la prison dans une sorte de stupeur.

A New-York, des milliers de personnes se réunirent à Union Square à l'appel du Comité de secours d'urgence pro Sacco et Vanzetti. La réunion terminée, cette foule erra aux alentours de la place. Pendant des heures et des heures, jusqu'à minuit, elle se pressa devant le bulletin affiché par le journal communiste *Freiheit*. Plusieurs milliers de personnes se réunirent dans une église à l'instigation de socialistes, pour y monter « la garde de la mort ». Les forces de police étaient mobilisées au complet et près de Governor's Island, plusieurs compagnies de soldats n'attendaient qu'un signal pour traverser le fleuve et entrer en ville. Ce même jour, des réunions publiques à Philadelphie, Chicago et San-Francisco furent dispersées par la police. Un policier d'Etat fut tué à Pittsburg pendant que l'on tentait

la dispersion d'un meeting de protestation de plusieurs milliers de mineurs.

A Boston, trois cents hommes et femmes se formèrent en colonne pour aller du monument de Bunker Hill à la prison, mais huit cents agents de police les chargèrent et interrompirent leur marche. Plus de deux cents personnes furent arrêtées pendant qu'elles cherchaient à former une ligne de piquet devant le Palais d'Etat. Un jeune chef des mineurs, Powers Hapgood, fut jeté dans une maison de force et y demeura deux jours parce qu'il persistait à retourner sur la ligne de piquet après avoir été plusieurs fois arrêté. Les droits civils sont des amusettes pour les jours calmes, mais ne comptent pas un jour de mart.

Ce matin-là, le gouverneur se rendit dans son bureau vers les dix heures. Il était reposé, et de bonne humeur comme peut l'être un politicien de nature affable et cordiale dans ses meilleurs moments. Un sourire benévole illumina sa face grassouillette quand il aperçut les journalistes qui l'attendaient.

« C'est une belle matinée, n'est-il pas vrai, jeunes gens? », dit-il. Il ne reçut pas de réponse. « Le gouverneur est en excellentes conditions de santé et d'humeur », remarqua le représentant du *Times*.

Un monceau de télégrammes attendait le gouverneur. Il ne les lut point. Des milliers continuèrent à arriver durant la journée de tous les coins du monde. Et tout le jour des délégations frappèrent à la porte. Le gouverneur était vraiment dans un excellent état d'esprit. Il serrait la main à tous les arrivants, les écoutait et souriait. Oui, il prendrait la question en considération. La matinée est belle et ses devoirs sont tracés par la loi. Aucune raison de se tourmenter. La loi même est belle par une belle matinée.

Des personnes qu'il connaissait personnellement lui apportèrent une longue pétition portant la signature des plus grands écrivains, penseurs et « Social Workers » du pays. Le gouverneur examinait aussi cette pétition. Des dames de la « bonne société », émues de la tragédie, vinrent, en d'élégantes limousines, pour le supplier. Le gouverneur discuta avec chacune. Il leur exposa des questions de preuves acquises, des questions légales. Dans les lois et dans les preuves, il n'y a pas de place pour la clémence et le bon sens. Toutefois il promit d'examiner la question.

Ces groupes s'en allaient l'un après l'autre épuisés par l'effort d'avoir raison de ce sourire sadique.

Il y eut d'autres délégations, en petit nombre pourtant, qui sortirent de là, souriantes et contentes. Il y eut le commandant du Département du Massachusetts de l'American Legion, apportant l'assurance que de toutes ses forces la Légion soutenait le gouverneur. A la nuit, deux femmes en pleurs: Rosina Sacco et Luisa Vanzetti furent introduites. Elles parlèrent d'amour, de fils, de clémence à cet homme gras et content de lui. « Je regrette, disait-il à intervalles réguliers, mais mon devoir est soumis aux règles de la loi. »

Plus tard les avocats Thompson, Cusumano et d'autres parlèrent le langage de la loi. Ce ne fut qu'après 11 heures du soir que Son Excellence annonça définitivement aux défenseurs qu'il n'y aurait plus de délai.

Ce fut une journée fatigante pour le gouverneur, mais son sourire ne s'éteignait pas. Quelques minutes avant minuit, il reçut au téléphone la nouvelle que les exécutions étaient commencées. Il n'attendit pas qu'elles fussent terminées (on peut se fier au mécanisme de la loi), il rentra chez lui.

A la montagne, à Yellowstone National Park, dans le Wyoming, le président des Etats-Unis posa tout le jour devant les objectifs cinématographiques. Télégrammes et radiotélégrammes pour Sacco et Vanzetti s'amoncelaient à son bureau. Ils pouvaient attendre jusqu'au lendemain: Coolidge était fatigué. Et il alla au lit avant qu'ait jailli la première étincelle dans son pays d'origine.

Un million de personnes dispersées dans toutes les parties du monde ne purent aller dormir cette nuit-là. Deux hommes de leur famille allaient être tués.

### L'électrocution de Sacco et Vanzetti

Les neuf cents incarcérés de la prison de Charlestown, dans l'obscurité, collaient leurs

faces brûlantes aux barreaux de fer glacés. Ils restaient sombrement silencieux sous la menace d'être punis par la mise au secret et leur silence tragique semblait se répercuter à travers toute la prison.

Il n'y avait de lumière que dans la Maison de la mort. Sacco écrivait des lettres avec une anxieuse fébrilité. Vanzetti, pensif, allait et venait à pas réguliers dans sa cellule. Madeiros dormait.

La chambre de la mort est peinte en blanc. Du plafond, une lampe électrique diffuse partout une lumière crue, intense. Les témoins légaux attendaient: le shérif du Comté de Norfolk, un médecin, un correspondant de journal et d'autres encore. Au centre la chaise, forme grotesque qui rappelle les maisonnettes automatiques des parades foraines. A côté de la chaise, un paravent derrière lequel s'alignent trois tables mortuaires de pierre qui, ce soir-là, attendaient trois cadavres.

A sept heures du soir, Rosina et Luigia avaient dit le suprême adieu à leurs chers aimés. Les embrassements n'avaient pas été permis: la vigilance de la loi était rigoureuse en cette nuit, ce furent les derniers serremments de mains et les dernières larmes.

A neuf heures, le gardien les informa officiellement qu'ils devaient mourir. A mesure que les minutes de vie s'écoulaient inexorablement, le silence fiévreux semblait se matérialiser et devenir quelque chose de tangible, dans cette prison.

A minuit, Madeiros fut éveillé. Accompagné de deux gardiens, il eut à parcourir treize pas de sa cellule à la petite porte, puis à la chaise. Il fut attaché par les courroies et le signal fut donné pour l'entrée de la mort. Les lumières du corridor faiblirent quand le courant fut lancé. Sacco et Vanzetti, dans leurs cellules, savaient ce que cela signifiait. Deux minutes plus tard, le cadavre de Madeiros reposait sur une des tables vertes, derrière le paravent. Puis les deux gardiens retournèrent pour Sacco. « Adieu », dit-il à Vanzetti. Il parcourut dix-sept pas jusqu'à la lumière aveuglante de la chambre de la mort; il regarda autour de lui, comme ébloui, mais dans une attitude de défi. Il s'assit, les gardiens se mirent en devoir de fixer les courroies et il sentit à travers la peau le froid du métal.

« Vive l'anarchie! », cria-t-il aux étrangers qu'il voyait là. Il le dit en italien. Puis il se rappela qu'il était en terre étrangère. Il devait donc parler anglais.

« Adieu, ma femme, mes fils et tous mes amis », dit-il encore.

Les gardiens étaient encore en train d'arranger les courroies. Sacco les regarda autour de lui et les salua d'un « Bonsoir, Messieurs ».

Le gardien leva la main, signal pour le bourreau qui devait ouvrir le courant.

« Adieu, maman », murmura Sacco et les deux mots se perdirent dans le bruit tragique d'une décharge électrique. Et maintenant le corps de Sacco git à côté de celui de Madeiros, sur l'une des tables, derrière le paravent. Il mourut à minuit dix-neuf, le 23 août.

Vanzetti attendait derrière les barreaux de sa cellule. Il vit la lumière s'atténuer pendant que le courant anéantissait la vie de son ami. Il vit revenir les gardiens. Au milieu d'eux, il parcourut vingt-et-un pas. Puis les témoins le virent entrer. Ils affirmèrent depuis qu'il leur apparut d'un calme stupéfiant. Il marchait d'un pas allongé, comme quelqu'un qui va au devant d'un ami.

Il eut un élan impulsif et serra la main aux gardiens. Il donna aussi une poignée de main au gardien qui devait faire le signe à son bourreau. Puis il s'assit. Sa voix était encore étrangement semblable à celle qu'il avait devant la Cour de Dedham, quand il parlait courtoisement à un juge parcheminé.

« Je désire vous dire que je suis innocent, que je n'ai jamais commis aucun délit, si jamais j'ai fait quelque faute. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis innocent de tout délit, non seulement de celui-là. Je suis un innocent. »

Ces paroles étaient celles que prononçaient ses compagnons, les millions d'hommes qui erraient par les rues à travers le monde dans un état douloureux de stupeur profonde.

Puis il ajouta: « Je veux pardonner à certaines gens ce qu'ils sont maintenant en train de faire contre moi. »

Pour la troisième fois, le son tragique d'une décharge électrique qui brûle la vie dans un corps humain, puis les gardiens à qui il avait serré la main déposèrent à côté de Sacco le cadavre de Vanzetti. Il était mort à minuit vingt-six. Les témoins s'éloignèrent en silence, il n'y avait plus rien à faire pour eux, sauf pour le journaliste qui devait écrire la tragique histoire pour le monde. Une heure plus tard environ, un char funèbre entra dans la cour de la prison. Les roues grincèrent sur le gravier et rompirent le terrible silence. Trois cadavres furent chargés sur ce char et emportés dans une cellule mortuaire.

Une minute après leur mort, la nouvelle en circulait par toute la terre. Elle fut accueillie avec un frisson d'horreur par les hommes et par les femmes qui l'attendaient, en Angleterre, en France, en Russie, en Chine et dans les Républiques de l'Amérique latine. Les jours suivants, il y eut de furieuses protestations devant des milliers de consulats, d'ambassades et de maisons de commerce américaines. Des défilés de travailleurs à Londres, à Genève et dans d'autres villes furent transformés en violentes bagarres par l'intervention de la police. A Paris la manifestation prit l'aspect d'un soulèvement révolutionnaire; dans certaines rues, des barricades furent improvisées. L'American Legion qui, à cette date, avait un congrès à Paris, dut compter avec l'hostilité du peuple; le maire de New-York, quand il se rendit à Berlin, fut aussi l'objet de manifestations hostiles.

Ce furent là les signes immédiats d'un ressentiment qui s'est enraciné profondément dans la mémoire de l'humanité. Il croîtra d'année en année et le remords poursuivra ceux qui ont persécuté et tué Sacco et Vanzetti.

Deux cercueils entourés d'un drap rouge restèrent trois jours exposés au milieu d'une profusion de fleurs dans une petite salle de la section italienne de Boston, pendant qu'un courant ininterrompu de peuple prenait la file pour pouvoir regarder encore un instant les visages calmes aussi dans la mort des deux victimes. Le dimanche 28 août, les cadavres furent brûlés. La police permit à quelques centaines de personnes seulement de suivre les cercueils et n'accorda pas que le cortège passât devant le Palais d'Etat. Mais deux cent mille personnes se pressaient sur les trottoirs le long du parcours en dépit des ordres de police. Et les funérailles de Boston n'étaient que le commencement d'un cortège qui ce jour-là groupa des foules énormes dans tous les quartiers ouvriers du monde au chant de l'*Internationale* et du *Drapeau Rouge*.

### Ils moururent pour leurs frères travailleurs

Ceux qui avaient insisté pour la mort de Sacco et Vanzetti ne triomphèrent pas.

Un frisson de terreur passait dans leurs voix quand ils parlaient de leur œuvre. Ils évitaient de prononcer le mot assassin, parce qu'ils étaient conscients d'être coupables d'un assassinat. Ils cherchaient à faire usage des formules légales et surtout ils montraient un désir frénétique que ce qui venait de se passer entrât dans l'oubli.

*L'Herald* de Boston déclarait:

« Ce fut un cas célèbre. Il attirera l'attention du monde dans une mesure de beaucoup sans précédents. Il présente des côtés qu'aucune étude sérieuse de notre vie publique ne saurait négliger. Mais le temps de semblables discussions est désormais passé. Le chapitre est clos. Les dés sont jetés. La flèche est lancée. Nous devons maintenant procéder à l'accomplissement de nos devoirs et porter nos responsabilités avec une décision raffermie de maintenir l'existence de notre système actuel de gouvernement et de notre ordre social. »

*L'Herald*, indubitablement, exprimait là l'opinion de la classe dominante du New England et de la classe dominante d'Amérique en général.

« Notre ordre social » a fait son devoir. Maintenant parlons d'autre chose. Si nous devons encore nous occuper de ce cas que ce soit simplement pour rappeler qu'il faut faire place nette des repaires d'anarchistes en ce pays », comme le demandait le *Washington Post*.

Le fait le plus significatif de cette ardente volonté d'effacer le souvenir troublant du 22 août n'a pas été assez remarqué du public. Les

spectateurs de cinémas en Amérique furent frappés de l'étonnante absence de scènes se rapportant au cas Sacco et Vanzetti pendant les derniers mois du drame.

Des milliers de mètres de pellicules reproduisant la protestation mondiale ou quelque autre phase de l'affaire furent distribués partout; en Amérique elles furent brûlées. Le journal *Exhibitors Herald* du 3 septembre contenait cette annonce:

« Le cas Sacco et Vanzetti est clos et cela signifie que la production des pellicules se rapportant à cette affaire est close aussi. Elle est close volontairement. Les chefs des compagnies de l'information mondiale cinématographique ont unanimement décidé d'éliminer tout ce qui se rapporte à cette affaire.

« Cette décision fut prise à la suite de la conférence tenue avec les représentants de Will H. Hays après que fut parvenue d'outre-Atlantique à la Société de Will H. Hays la demande que l'industrie cinématographique contribue à mettre fin à cette affaire en ne la reproduisant plus sur l'écran. Les pellicules qui se trouvent actuellement dans les coffres de sûreté seront brûlés. »

Mais le souvenir ne sera pas consumé avec les pellicules, pas plus que le cas n'est clos par les déclarations de Messieurs les éditeurs que le temps est passé de discuter. L'affaire Sacco et Vanzetti n'est pas terminée, en un certain sens elle est à peine commencée. L'impuissance et le douloureux mécontentement de ceux qui demandèrent à grands cris la clémence pour « sauver nos institutions » furent exprimés dans un éditorial de *The New Republic* du 31 août:

« D'autres Américains qui considèrent que l'application scrupuleusement régulière et circospicte de la justice pénale importée plus que le prestige de l'Etat de Massachusetts sont pleinement dans le vrai quand ils se retracent avec effroi ce qui est arrivé et en tirent de fâcheux présages pour l'avenir. Ne pas avoir pu obtenir un nouveau procès pour ces anarchistes condamnés et exécutés, c'est la claire démonstration de l'impuissance d'une agitation publique mesurée et raisonnable à produire un effet suffisant sur l'opinion publique et sur l'action officielle. Les Etats-Unis ont cessé d'être un pays où l'opinion publique responsable prête l'oreille à la raison ou qui n'a pas honte d'admettre l'erreur commise par un acte officiel. »

Toutefois ils trouvèrent consolation dans l'activité qui se déploya par la suite pour sauver ces institutions.

Quelques-uns demandèrent un changement immédiat des lois du Massachusetts, rendant impossible le retour de cas semblables. D'autres réclamèrent l'abolition de la peine de mort. Tous ceux-là continuèrent à ne pas comprendre qu'ils étaient en présence d'une application de la justice de classe et non d'une application erronée de la justice. Un correspondant de journaux, écrivant dans l'*Evening Post* de New-York, exalta les dernières paroles de Vanzetti comme « un adieu d'une beauté terrible et un pardon plein de pitié tel qu'il n'en a jamais été entendu à une exécution de délinquant en notre temps ». Le pardon, presque évangélique, de Vanzetti était pour ces hommes mesquins qui l'avaient chassé vers la mort, pour les Thayer, les Fuller, les Katzmans. Mais il n'eut pas de pardon pour le mécanisme dont ces hommes n'étaient que des rouages.

Les paroles de Vanzetti prévenaient les futiles ressentiments ou les représailles individuelles.

Pendant sept années de torture, il avait appris que les Thayer, les Fuller se comptent par milliers et que chacun d'eux accomplit sa propre fonction automatiquement.

Vanzetti échangea une poignée de mains avec le gardien qui devait donner le signal de sa mort. Sa haine allait toute à l'injustice et à l'exploitation. Sa mort, comme la mort de Sacco, ne doit pas être attribuée à un conflit personnel avec les Thayer ou avec les Fuller. Elle résulte d'un conflit de classes. Tout autre travailleur qui aurait provoqué comme eux la crainte et l'aversion des pouvoirs dominants aurait subi leur sort. D'autres juges, d'autres gouverneurs, d'autres accusateurs publics auraient prononcé les mêmes paroles, auraient eu la même attitude.

Sacco et Vanzetti étaient anarchistes, mais

quand ils furent arrêtés la première fois le mot le plus fréquemment employé par leurs ennemis pour les désigner fut le mot « Bolchevistes ». C'était en 1920-21 le mot qui suscitait la terreur des classes dominantes. Plus tard on les appela « Communistes », c'était ce mot qui était devenu l'épouvantail de la classe patronale. Ils furent sacrifiés aux terreurs fondamentalistes de la société capitaliste. Ils moururent pour la classe ouvrière mondiale.

Aux Etats-Unis, cette classe ouvrière fut en grande partie indifférente, mais aussi en grande partie trop molle et désorganisée. Elle gaspilla sa force pour ne produire qu'un geste de faiblesse. Et pourtant c'est proprement pour elle que Sacco et Vanzetti moururent. Un jour doit venir où les travailleurs comprendront l'héroïsme de Sacco et de Vanzetti. Leur mort doit apprendre au prolétariat américain à s'organiser et à user de sa force. D'année en année cette leçon de l'assassinat de Massachusetts, toujours présent à notre mémoire, deviendra plus claire et plus pénétrante.

—o—

Voici les paroles de Vanzetti au juge qui le condamna lui et Sacco à mort:

« Sans ce qui est advenu, j'aurais pu mener ma vie de misère, vendant au coin des rues des paroles à des hommes qui se seraient moqués de moi. J'aurais pu mourir ignoré, inconnu, en homme ayant manqué son but. Maintenant nous ne sommes plus ceux qui ont manqué leur vie. Nous avons fait notre carrière et voilà notre triomphe. Nous n'aurions jamais dans toute notre vie osé espérer que nous pourrions accomplir une œuvre semblable à celle que nous accomplissons maintenant pour l'indulgence, la justice, la compréhension humaine entre tous les hommes. Nos paroles, nos vies, nos souffrances, tout cela n'est rien. Nous priver de nos vies, — la vie d'un bon cordonnier et d'un pauvre marchand de poisson ambulants — cela est tout ! Ce dernier instant nous appartient à nous. Cette agonie est notre triomphe. »

## ET PERETTI ?

Le Tir fédéral à Bellinzone paraît avoir fait oublier quelque peu l'ouvrier Peretti, arrêté à Milan, il y aura bientôt quatre mois, dans des circonstances et pour des motifs mystérieux.

Jusqu'à présent nulle accusation précise n'a été formulée, mais des bruits, que nous ne sommes pas à même de vérifier, sont venus confirmer notre crainte de la fabrication d'un complot.

Répétons-le. Peretti n'a pu être l'agent ou le correspondant d'aucun parti politique, ce qui, d'ailleurs, ne pourrait constituer un délit, tout au moins en pays où l'état de siège n'a pas été proclamé officiellement. Socialistes, anarchistes et communistes, interrogés par nous, sont unanimes à affirmer n'avoir jamais confié aucune mission à un homme qui vivait presque seul et ne prenant aucune part à une politique quelconque. Mais, hélas! en raison même du bruit soulevé par son arrestation, les juges fascistes ont sans doute reçu l'ordre de trouver coûte que coûte Peretti coupable et ils n'y failiront pas. Tout en sachant que plus nous protesterons, plus Mussolini éprouvera le besoin d'exercer une odieuse vengeance, nous ne saurions imposer silence à notre conscience.

Il est facile de prévoir que le secret sera gardé, jusqu'au jour du procès, alors qu'il ne restera plus de temps pour la défense de réunir preuves et témoignages. La condamnation prononcée, même si l'innocence est ensuite démontrée, tout sera dit et Peretti continuera à subir sa peine, si bien que la situation est vraiment des plus douloureuses.

N'importe. Ne nous laissons pas de dénoncer l'infamie fasciste et de réclamer justice. Nous devons lutter et lutter toujours, même en prévoyant que l'iniquité triomphera une fois de plus. Rien, d'ailleurs, ne frappe davantage le sentiment de la foule que de voir l'innocent condamné, et rien ne saurait mieux la dresser contre toutes les forces du mal.

Le camarade Bertoni s'excuse de n'avoir pas répondu à plusieurs lettres reçues dernièrement. Il le fera avant la fin du mois.

## Fédération Anarchiste Romande

Aux travailleurs,

L'effrayant martyre de Sacco et Vanzetti se prolongeant pendant plus de sept longues années, représente en raccourci l'histoire millénaire de notre pauvre humanité. C'est d'abord l'exploitation et l'oppression des déshérités transformant leurs misères et souffrances en crime et entraînant la malédiction et le verdict de mort des puissants. C'est ensuite la lutte angoissante, désespérée pour réclamer justice aux organes mêmes de l'iniquité, poursuivie malgré tout, renouvelée en dépit de cruelles déceptions se suivant jour après jour. C'est enfin le suprême cri de salut soulevant les masses, paraissant révolutionner la terre et qui n'ébranle pas en réalité la hideuse domination. Celle-ci brave une fois de plus les clameurs des consciences révoltées et marque, par le sang innocent versé, son nouveau triomphe.

Travailleurs, camarades,

C'est bien là en somme ce qui s'est passé jusqu'à nos jours. Lors même que les lueurs de justice paraissent un instant éclairer le monde, elles sont suivies de sombres lendemains. La foule, vite gagnée par l'oubli, relâche son effort, retombe dans l'indifférence, demeure veule et soumise. Comme d'autres innombrables victimes, Sacco et Vanzetti doivent être évoqués pour leur admirable exemple de foi et d'héroïsme. Mais nous avons surtout à nous demander la raison de notre défaite et de la féroce intransigeance de notre ennemi. Non seulement il paraît évident que les classes nanties ne veulent pas faire de concessions à la masse travailleuse, mais elles s'approprient même à la priver des maigres droits et libertés conquis dans le passé. Et plus que jamais les garanties démocratiques et constitutionnelles, à travers leur violation systématique de la part des autorités, deviennent nulles. C'est ainsi que tout laisse prévoir que nous aurons sous peu à livrer une bataille décisive pour notre émancipation intégrale, de toute forme d'exploitation et d'autorité. Sachons nous y préparer avec conviction, ténacité et audace. C'est la seule façon d'honorer dignement la grande mémoire de Sacco et Vanzetti.

Le prochain numéro de six pages sera entièrement consacré à la question : **LES ANARCHISTES ET LA GUERRE**. Il soulignera notre attitude avant et pendant la boucherie mondiale et définira la propagande et l'action que nous entendons faire actuellement.

Nos abonnés, revendeurs et souscripteurs sont invités à faire leurs versements à notre compte de chèques postaux :

Le Réveil, N° I.4662, Genève

Le déficit du journal étant à ce jour d'environ 400 francs, auxquels vient s'ajouter une dette d'environ 600 francs d'une machine à imprimer les adresses, nous prions tous les camarades de nous aider à couvrir cette dette de mille francs et insistons surtout auprès des retardataires pour qu'ils se mettent en règle dès que possible.

## SACCO ET VANZETTI

Superbe lithographie en quatre couleurs, format 50 x 65 cm., au prix de 1 franc l'exemplaire.

L'infâme chaise brisée, Thayer, Fuller et Elliott gisent sous elle, tandis que Vanzetti donnant la main à Sacco, répète à la foule les paroles « Je veux un toit pour chaque famille, du pain pour chaque bouche, de l'éducation pour chaque cœur, de la lumière pour chaque intelligence. »

Genève. — Imp. 23, Rue des Bains



# IL RISVEGLIO ANARCHICO



## I PRINCIPII ANARCHICI.

Il Congresso riunito a Saint-Imier dichiara :

1° Che la distruzione di ogni potere politico è il primo dovere del proletariato ;

2° Che ogni organizzazione d'un potere politico sedicente provvisorio e rivoluzionario per giungere a tale distruzione non può essere che un inganno di più e sarebbe così pericolosa pel proletariato come tutti i governi oggi esistenti.

3° Che, respingendo ogni compromesso per giungere al compimento della Rivoluzione sociale, i proletari di tutti i paesi devono stabilire, all'infuorito ogni politica borghese, la solidarietà dell'azione rivoluzionaria.

## Sacco e Vanzetti

Nella storia del martirologio proletario questi due nomi rimangono immortali. I più famosi marescialli della guerra mondiale saranno da tempo dimenticati e l'aureola della loro falsa gloria vanita, che ancora e sempre si evocano i due anarchici italiani, caduti per la vera battaglia del diritto, della giustizia e della libertà.

A un dato momento, il mondo intero pare intuire tutto quanto simboleggiava quel martirio e insorse contro gl'infami dominatori che lo volevano condotto a termine, ma la voce della coscienza per quanto suonasse alta, si mostrò sprovvista delle armi indispensabili a vincere. E all'alba del fatale 23 agosto 1927, il triplice assassinio era consumato. Con Sacco e Vanzetti veniva bruciato vivo anche colui che, perdendo se stesso, aveva generosamente voluto salvarli. Un grido d'orrore echeggiò attraverso la terra, ma si trovò prontamente soffocato, e gli schiavi tornarono al giogo usato, ancora incapaci della grande audacia decisiva.

Due anni sono trascorsi e l'orizzonte non s'è peranco rasserenato, chè anzi la situazione pare vada sempre più aggravandosi. Ma per chi ricordi le grandi figure di Sacco e Vanzetti non è possibile il disperare, ne proverebbe un invincibile onta. Essi non hanno ceduto un istante, attraverso un'inenarrabile martirio di sette anni e centodieci giorni, sempre in presenza d'una morte atroce, a cui ora per ora sentivano sempre più di non poter sfuggire.

In quali condizioni meno opprimenti e tragiche non ci troviamo noi a lottare, e ce ne lagneremo, e potremmo trovare noi mai pretesto a trarci in disparte, se non addirittura a disertare? Ah! no, compagni, sappiamo vincere meschinità, miserie, strettezze e persecuzioni, inseparabili dalla nostra esistenza di proletari, per sentirci con l'idea intensamente vissuta quasi cittadini di un mondo nuovo, per non essere più ad ogni costo quel che i nostri oppressori vorrebbero fossimo in eterno.

Noi lo possiamo. I martiri non si onorano a parole, ma con l'imitarne l'esempio in quella maggior misura che le forze, attitudini e capacità nostre ci permettono. E se noi dobbiamo a buon diritto citare i nostri martiri a prova di quanto sia elevata, eroica e possente l'ispirazione anarchica, saremmo ridicoli facendone quasi un vanto personale, cercando a dissimulare dietro di loro la nostra pochezza d'animo e perpetua esitazione.

Sacco e Vanzetti devono soprattutto servire a noi di sprone all'azione. Se tanto hanno dato, sentiamo quanto ci rimane ancora da dare; se tanto hanno patito, non esageriamo a noi stessi i nostri ben minori patimenti; se tanta fede mostrarono, che il dubbio mai ci venga a sfiorare, mentre ci restano possibilità d'azione di cui furono subito privi.

Sappiamo dunque essere degni di Sacco e Vanzetti; sappiamo raccogliarne la grande eredità e il grande monito. E prepariamoci a vendicarli col volere per tutti quel benessere, quella libertà e quella scienza che vorremo ad estirpare dal mondo ogni sfruttamento e tirannia.

## SACCO e VANZETTI.

*Sotto la sedia elettrica infranta stanno Fuller, Thayer ed il boia, mentre la folla acclama a Sacco e Vanzetti nella risurrezione ideale.*

Litografia in quattro colori, formato 65 per 50 centimetri. Prezzo: 1 franco.

Per la Francia e il Belgio, 3 franchi delle rispettive valute.

## Fino a quando?

È indubbio che il più tragico nell'attuale fase di lotta fra la reazione conservatrice e le forze di trasformazione e rivoluzione sociale discende dal fatto che, nel paese dove infine nel dopoguerra la Rivoluzione trionfò, il partito più influente in quegli avvenimenti non consentì alle altre correnti alcun minimo di diritto e di libertà; fatale errore sul cui scoglio doveva frangersi e s'infranse ogni possibilità di sviluppo e rinnovamento, sia nel campo dell'economia politica che in quello etico-morale. Ma il più gran male i dittatori russi, mettendo rivoluzionari contro rivoluzionari, l'hanno fatto alla Rivoluzione internazionale, svuotandola del suo significato ideale di più ampia giustizia sociale e fratellanza, defraudandola di quel fluido magnetico che si spande nei continenti, galvanizzando e inebriando, associando e sospingendo ai cimenti più audaci, ai maggiori ardimenti individuali e collettivi. Ed è così che le conseguenze malefiche si riscontrano e ripercuotono nelle vicende del movimento sovversivo d'ogni paese, con uno stato d'impotenza appena coperta da un frasario verboso e irritante.

E' quello, infatti, che si è prodotto qui a Parigi con la sortita bolscevica della giornata internazionale del 1° agosto, la quale, se non si è urtata all'ostilità proletaria, ha però lasciato in campo i soli aderenti al partito. Quanto siamo lontani da quelle travolgenti manifestazioni, quali quella contro l'assassinio di Sacco e Vanzetti, in cui gente d'ogni ceto, d'ogni razza e colore, invadendo le piazze e i boulevards spazzava come fucelli gli sbarramenti polizieschi!

Noi non sappiamo cosa si tramia nelle cancellerie europee e nelle quinte della diplomazia internazionale, dietro la quale tira i fili la grande industria e l'alta finanza; vogliamo ammettere per vera la volontà del mondo borghese di assalire la Russia; ma, di grazia, non è allora tanto più criminale l'atteggiamento del governo russo, intento a indebolire la potenzialità difensiva del paese imprigionando ed uccidendo, non solo gli oppositori alla dittatura, ma gli stessi suoi fautori, sol perchè dissidenti nella valutazione di certi problemi particolari? E non è altrettanto pazzesco e criminale il linguaggio della stampa comunista di tutti i paesi col suo maniacco frasario, tendente a far passare per traditore e spia, venduto e controrivoluzionario chiunque non concordi al programma e non pieghi ai voleri di Stalin e compagni? Evvia, o signori, qui non vi sono che due ipotesi: o voi credete alla realtà del pericolo, ed allora, ripeto, il vostro atteggiamento tanto in Russia che negli altri paesi è pazzesco, oppure, come è più probabile, la vostra è la semplice ed abituale manovra sotto cui nascondere le vostre turpitudini, impotenze e bancarotte, ed in questo caso la vostra colpevolezza si aggrava del crimine di sciupare preziose energie, senza contare il rischio di fare come quel ragazzaccio di pastore che, per aver più volte canzonato i vicini gridando al lupo, chiamò poi invano il giorno che il lupo, arrivato davvero, fece strage degli armenti. E noi, come proletari, rivoluzionari ed anarchici, se possiamo in certo senso fregarci di quanto riguarda il governo liberticida russo e i maniaci della Terza Internazionale, non possiamo non prote-

stare contro questi trucchi che sono dei veri attentati ai danni della Rivoluzione sociale internazionale. Ed ai lavoratori, agli oppressi e agli sfruttati tutti noi diciamo:

— Compagni! il mondo borghese, è vero, rotola verso l'abisso delle proprie contraddizioni ed iniquità; non è improbabile che sull'orlo di quell'abisso egli ritenti la manovra guerriera del 1914: questa manovra minaccia di annientare tutti i fattori ed elementi di progresso e d'avvenire, se i soldati della Rivoluzione sociale, pur restando nella linea dei propri principi, non abbandonano i sinistri vaneggiamenti di sopraffazione monopolistica e non prendono a considerare il problema sociale, non da una visuale ristretta a setta o partito, ma da quella più ampia e reale di classe abbracciante il compito di affrancare col lavoro e nel lavoro tutta l'umanità. Fino a quando?

Parigi, 1° agosto 1929.

Numitore.

## Menando il can per l'aja

Pretendono d'averlo domesticato, invece è un cane sempre indomesticabile.

Ed è naturale: con tutti quei domatori, gente venuta da tanti paesi dissimili, con usi e costumi diversi, non potevano dargli una educazione omogenea; onde si è rivelato una bestia di un carattere detestabile, attaccabrighe e malvagio.

Di chi la colpa, se non dei domatori, di quei domatori che all'Aja si danno l'aria di grandi uomini, mentre non sono capaci neppure di guidare una bestia?

A quel cane i plenipotenziari hanno dato da rosicchiare un osso, a cui hanno appliccato il nome di Piano Young, ma è un osso spoglio da ogni carne, perchè i sullodati signori sono i più avari campioni dell'universo. Come volete che il cane abbocchi?

Dategli un cibo diverso, con della buona carne per cibarsi e non dategli ciò che avete raccattato nei campi desolati della guerra, con qualche rimasuglio di membra putrefatte, commiste ad altri detriti poco puliti.

Ma i nostri bravi domatori del cane dell'Aja non ci sentono da quest'orecchio, essi son là tutti quanti per spassarsela al fresco e nei banchetti pantagruelici e per comunicare alla stampa ben pagata i resoconti da dare in pasto all'ingenuo pubblico.

E il cane si dimena per l'Aja, arraffa colle zanne il terreno e ad ogni zannata scopre un nascondiglio, ove questo o quel domatore ha nascosto qualche segreto.

Di modo che, messe insieme tutte queste scoperte, formano il segreto di Pulcinella.

Così non si sbaglia ad appropriare il nome e le inerenti qualità di Pulcinella a tutti gli attori che sul teatro dell'Aja recitano la stucchevole commedia della Pace. E se ogni volta i commedianti non avessero cura di cambiare nome alla produzione stucchevole, farebbero certamente teatro vuoto... a meno che non fossero sufficienti i giornalisti che hanno l'entrata gratis e la claque, non che i guardiani dell'ordine... disordinato, a riempire il teatro.

Fra qualche mese, forse quando i commedianti saranno stanchi del soggiorno dell'Aja, daranno il resoconto completo della buffoneria; e se qualche malintenzionato troverà che l'osso e il contorno putrefatto mandano un odore antigienico, peggio per il suo naso.

Non è con simili proboscidi che si giudica la fragranza emanante dalle cose e dagli uomini più grandi e grossi che ci regala il pescecannismo.

LUX.

*Tutti coloro che ci scrivono non dimentichino mai d'indicare il loro indirizzo per l'eventuale risposta. Noi non abbiamo sempre sotto mano i quaderni degli indirizzi e in ogni caso si eviterà a noi una ricerca.*

## Stefano Dolet

Il popolo di Parigi ogni anno commemora con la sfilata dinanzi alla statua di Stefano Dolet, la morte dell'illustre umanista impiccato e bruciato per delitto di empietà il 3 agosto 1546. Per avere evocata in alcuni versi latini l'incerta filosofia di Cicerone sul mondo, l'anime e Dio, per aver denunciato senza precauzioni il furore intollerante e l'opprimente ipocrisia di monaci, — gli incappucciati dal collo torto — soprattutto per aver fatto servire i suoi torchi di stampatore a tutte le opere libere del tempo.

Stefano Dolet, odiato dai conventi, perseguitato dalla Sorbona, abbandonato infine dal re, fu condotto al supplizio. Ed il carnefice lo costrinse a mormorare qualche parola di vaga ritrattazione con la minaccia di strappargli la lingua e di mandarlo ancor vivo sul rogo.

Quale strana e prodigiosa epoca fu quel secolo decimo sesto in cui la forza del pensiero erompeva da tutti i solchi, ma in cui non ostante una forte dose di barbara inquisizione, sopravviveva all'ignoranza abolita! E quanta fatica lo spirito umano per sfuggire agli artigli dell'assolutismo religioso e del dogmatismo intollerante! Sembra che in quei giorni di studio, lo slancio stesso delle menti avrebbe dovuto bastare a rompere tutte le catene. Il mondo s'era subitaneamente allargato nello spazio e nel tempo; s'era accresciuto d'un continente nuovo, e di tutta un'antichità ritrovata. E la vastità degli orizzonti, delle idee e delle immagini invitava l'intelligenza umana a spogliarsi dei gretti pregiudizi, dei preconcetti violenti e sanguinosi. Che attività in quelle menti che tentavano corrispondere, con uno sforzo quasi frenetico, alla esigenza infinita ed improvvisa della verità. Lavoravano esse giorno e notte, studiando sui testi antichi, confrontandoli con la natura; e non riposavano da questo stremante lavoro, in cui la loro energia si esauriva, che con lunghi e avventurosi viaggi traverso l'Europa pensante, alla ricerca d'una verità nuova, d'un nuovo insegnamento!

E che vita soprattutto e che febbrile attività nelle stamperie come quella che Stefano Dolet dirigeva a Lione! Essa era nel tempo stesso come una grande casa editrice e un audace giornale di battaglia. Ne uscivano degli in-folio, sicuri, erano stati sottomessi alla più severa correzione. Ne uscivano eziandio opuscoli violenti come frecce che andavano a colpire nel cuore l'ignoranza, la superstizione, il monacismo, il fanatismo. Dai torchi affaticati uscivano anche quelle traduzioni della Bibbia e del Vangelo in lingua moderna, che erano come una prima laicizzazione del dominio intellettuale di cui la Chiesa si era riserbata fino allora il monopolio e l'amministrazione.

Un va e vieni incessante; scrittori che portavano i loro audaci manoscritti; novatori che, troppo compromessi nei loro paesi nati, cercavano da lungi, a Lione o a Strasburgo, accanto ad intelligenti della loro specie, un po' di sicurezza e un po' più di febre.

Grida di entusiasmo alla scoperta d'una lezione inedita in un manoscritto antico recentemente ritrovato, o alla lettura di qualche profonda e saporosa pagina del Gargantua o del Pantagruel. Ma ecco, in magnifici volumi, la riproduzione di statue e medaglie antiche. Ecco in belle tavole incise l'anatomia del corpo umano, il cui segreto è violato per la prima volta, malgrado le resistenze della Chiesa, dallo sguardo e dallo scalpello del chirurgo. E tutti questi lavoratori, tutti questi investigatori mescolati agli operai, essi stessi, sorvegliando il torchio, sembravano talvolta nell'animazione del lavoro silenzioso, fondere il silenzio del chiostro e l'agitazione del foro.

Il carnefice strappò Dolet appunto ad una di queste officine del pensiero vivente, nel momento in cui stava continuando i suoi vasti lavori sul mondo antico con una traduzione francese delle opere di Platone. Ah! com'era difficile alla razza umana, per tanto tempo depressa dal despotismo della Chiesa, elevarsi all'idea di libertà. Contro Dolet non fu precisamente una accusa di eresia che fu lanciata. Gli fu rimproverato qualche cosa di più; lo si accusava di negare Iddio e l'immortalità dell'anima. Tutta la Rinascenza e tutta la Riforma avrebbero dovuto unirsi a lui per difenderlo; la Rinascenza, perchè non poteva lasciarlo colpire, senza rinnegare se stessa, coloro che si erano impegnati del suo spirito, e perchè do-

veva rivendicare il diritto alla vita per il materialismo di Epicuro e di Lucrezio come per l'idealismo di Platone; la Riforma, perchè ella non poteva limitare le audacie della coscienza individuale senza riconoscere il principio d'autorità e senza dar ragione al prete di Roma.

Ma i progressi della coscienza umana sono sì lenti, incerti, difficili, che lo spirito di tolleranza non prevalse, neppure in quell'universale fermento del pensiero, contro la forza del fanatismo; e Dolet, caduto vittima delle vecchie potenze oppressive, fu anche misconosciuto dagli uomini dei tempi nuovi.

Calvino avrebbe dovuto ricordare che a Parigi, a Orléans, a Bourges aveva partecipato alle gioie intellettuali degli umanisti. Ma no! l'implacabile fanatismo del dogma l'aveva preso a sua volta; e non una voce umana si levò per difendere lo sventurato consegnato al carnefice. E come Calvino avrebbe potuto spegnere il rogo di Michele Servet? Quando egli parlò di Dolet, quattro anni dopo il supplizio di questi, non fu con pensiero di pietà, ma per classificarlo con l'insulto fra coloro che avevano bestemmiato il Vangelo e confuso l'uomo, privato dell'anima, con i cani ed i porci. Bayle, nota, nell'articolo del suo dizionario su Dolet, che Teodoro de Bèze, ancora cattolico, aveva scritto per Dolet un epitaffio di gloria e che, passato alla Riforma, lo cancellò dalle sue opere. Così il libero pensatore suppliziato era rinnegato da coloro stessi che avevano proclamato contro Roma il diritto della libertà di coscienza.

E fra gli stessi umanisti, quali defezioni miserabili nate da più miserabili rivalità! Scaligero aveva da anni preparato il rogo di Stefano Dolet, col declamare odiosamente contro il suo ateismo. Sembrava che Dolet avesse commesso il delitto di ritornare su un argomento già trattato da Scaligero. Puerile contesa d'amor proprio! Ecco come tutte le grandi cause sono sciupate da queste gelosie deplorabili!

Che importa, però? A traverso tutte le resistenze, tutte le oscurità, tutti i supplizi, il diritto della libera coscienza si affermerà. E sarebbero oggi insensati e criminali coloro che dimenticassero a prezzo di quali sforzi e sacrifici fu conquistato e che l'abbandonassero alla mercè delle istituzioni di servitù. L'educazione laica e razionalista non è soltanto la salvaguardia del presente, la condizione imprescindibile del progresso: essa è anche un debito sacro verso coloro che, in tempi più difficili, hanno lottato e sofferto per la libertà dello spirito. Come fu amara la loro vita! Dolet fu molestato senza posa dal presentimento d'una morte violenta, ed invocava dolorosamente l'ultimo sonno per sottrarsi a questo incubo. Il dolce conciliante Melantone, che cercò sempre invano di attenuare i furori delle sette nemiche, domandava alla morte di liberarlo dall'odium theologicum, dagli odi fanatici. E dal secolo decimosesto così tormentato sale fino a noi, col grido giocondo della vita che si desta e si inebria di verità e di bellezza, il grido furioso dell'intolleranza, il grido di dolore della ragione ferita, che rinuncia a lottare contro la pazzia dell'odio.

Già fin d'allora si capiva bene che il fanatismo era destinato alla sconfitta e sarebbe detronizzato dalla potenza crescente della vita. Quale atrocità nel supplizio di Dolet! Ma anche quale imbecillità! I torturatori colpivano Stefano Dolet, e cioè il ciceroniano dalle parole magnifiche che si lasciava trasportare a intermittenti e superficiali audacie dallo slancio della sua retorica. Ma Lutero era loro sfuggito di mano; ma Calvino loro sfuggiva; ma Rabelais soprattutto, il rivoluzionario profondo, sguisciava a metà, giusto abbastanza per deludere il carnefice, e continuava l'opera sua. Quale barbarie bruciare Dolet, lasciar vivere l'altro!

Contro Dolet essi invocavano un povero e breve brano di frase latina che sembra dire che la morte spegne la coscienza.

Ma noi in questi ricordi ravviviamo il giusto odio ed il disprezzo insieme di tutte le tirannidi, manteniamo sempre ardente in noi la vita delao spirito, la libera e nobile incertezza del vero. Domandiamo a questi uomini del secolo decimosesto, che in momenti torbidi e ardenti svilupparono una così prodigiosa energia, di comunicarci la loro più alta virtù, la passione santa del lavoro e della verità. Al proletari accasciati sotto il peso della fatica quotidiana e che si scusano di non poter per essa partecipare al lavoro della scienza ed allo slancio verso la luce, questi uomini del secolo decimosesto

che, malgrado le privazioni, la povertà, la persecuzione poterono studiare ed istruirsi, danno un buon esempio di eroismo intellettuale. L'organizzazione del nuovo mondo sociale di solidarietà e di giustizia non si farà senza un grande sforzo di pensiero. I roghi sono spenti, è vero; ma l'ostacolo esiste ancora fatto di tutte le inerzie, le abitudini, i pregiudizi, le ignoranze. Il vero mezzo di onorare i martiri del libero pensiero, come Stefano Dolet, consiste nel creare in sé, con un lavoro di tutti i giorni, la libertà dello spirito, la potenza della vita interiore.

Jean Jaurès.

## Un nuovo caso Sacco e Vanzetti

*Sarebbe mai possibile che l'inaudita infamia stia per rinnovarsi? Per quanto paia incredibile, ecco ciò che leggiamo infatti nell'Adunata dei Refrattari:*

Lunedì 29 luglio è incominciato a Gastonia, N. C., nella corte del giudice M. V. Barnhill, il processo contro i sedici scioperanti (il sedicesimo fu aggiunto ai quindici precedentemente accusati di assassinio, all'ultima ora) tenuti responsabili di avere con premeditazione ucciso il capo della polizia Aderholt, la sera del sette giugno scorso, mentre questi a capo di un manipolo di sbirri tentava di invadere l'accampamento degli scioperanti di Gastonia sfrattati dalle case della compagnia.

Altri sette, imputati di mancato omicidio, saranno processati separatamente.

All'apertura del processo la difesa ha presentato mozione di trasferire il giudizio ad altra sede per « legittima suspicione ». Il giudice Barnhill rispose dichiarando di non avere mai pensato di sottoporre gli imputati al giudizio di una giuria scelta fra i cittadini della contea di Gastonia, ma non si è finora spiegato se intenda trasferire la corte in altra contea, oppure chiamare giurati d'altra contea dello Stato a sedere nella corte di Gastonia.

Comunque, la legge del North Carolina è tale che soltanto i proprietari possono essere giurati; l'opinione così detta pubblica, coltivata a mezzo di giornali sussidiati dal capitale i cui risentimenti contro l'epidemia degli scioperi tessili sono in tutto lo Stato manifestamente acuitizzati dal feroce atteggiamento dei tessitori di Gastonia, è ostile in sommo grado agli imputati, i quali evidentemente hanno dubbia probabilità di ottenere giustizia.

Conforta in questa contingenza il vedere — ed è la prima volta nella storia delle agitazioni operaie americane — che la stampa d'ordine dedica abbondante spazio ad illustrare le fasi della contesa ed a commentarle.

Come ne la fede il seguente articolo di Heywood Brown, descrittivo delle condizioni del proletariato tessile meridionale.

Non ho visto con i miei occhi le donne e i fanciulli uscire dalle stamberghe alle sei del mattino per contribuire tutta la loro giornata a far dell'America la più prospera delle nazioni. Ascoltavo, seduto, la signora Bertha Crawford raccontare quel che succede in quelle plaghe a cui nessun governo paterno ha finora portato il « full dinner pail ». Montanara alta e secca, ella parlava con pacata deliberazione e piccole fiamme di verità parevano lambire le sue parole.

Si è detto che questo conflitto sia stato sobillato da agitatori catechizzati in Russia, ma bisogna convenire per lo meno, che anche in tal caso, avevano per materiale la stirpe indigena più pura che sia dato incontrare in questo grande paese. I padroni avevano detto agli operai nell'opificio che gli agitatori non avevano altro desiderio che di creare disturbi. Ma esiste un aneddoto che spiega meglio la situazione: un ometto agitato urtò, sulla piattaforma del treno, contro un passeggero che indignato lo apostrofò: « Fate attenzione a quel che fate se non volete andare incontro a disturbi! » A cui l'ometto rispose: « Mi è bruciata la casa. Mia moglie è scappata col portinaio, e il ragazzo ha inghiottito il biglietto di ritorno. E voi volete crearmi dei disturbi? »

Sembra a me che quando una collettività di lavoratori è colta nelle angosce economiche ond'è afflitta Gastonia, i disturbi esistano di già. No, i comunisti non sono andati laggiù a turbare la pace di un paradiso. Ho domandato alla signora Crawford come si passasse laggiù la vita nelle ore di riposo dalle lunghe giornate nell'opificio, ed ella mi guardò meraviglia-



ta quando le parlai di cinematografo e di visite ai vicini. Con molta pazienza mi spiegò che ella soleva alzarsi alle quattro del mattino per preparare la colazione ai figlioli, colazione che, nelle case più prospere, consiste di biscotti e caffè nero. Alle sei andava puntualmente all'opificio, e quando la lancetta dell'orologio segnava di nuovo la sesta ora, ritornava a casa a preparare la cena e a fare i lavori domestici. Finiti i quali, ella ammetteva, si sentiva piuttosto stanca. No, ella non frequentava i cinematografi e non faceva visite.

In altre parole, un lavoratore di Gastonia non ha, sulle ventiquattro ore, più di sessanta minuti per ricrearsi, migliorarsi, istruirsi. E prima che mi si domandi perchè questi poveri derelitti non emigrino in cerca di un ambiente migliore, ricorderò che l'opificio li assorbe giovanissimi, che la giornata di dodici ore mina le energie e le iniziative, specialmente quando non si hanno che dieci o undici anni.

Ufficialmente l'opificio non accetta piccoli operai di queste età, ma se i genitori dicono che il ragazzo ha dodici anni, dodici anni deve avere: chi va a controllare la parola della madre e poi, la famiglia è in condizione disperata: bisogna aiutarla. Mi domandavo se mai Gastonia abbia sofferta l'ironia di ospitare qualche oratore venuto il « Giorno dell'Indipendenza » per dire ai piccoli dalle spalle ricurve che questa è la terra delle uguali opportunità: ma seppi che l'opificio era troppo sollecito a non tollerare simile oltraggio alla decenza, e proteggeva i lavoratori ordinando che lavorassero in quel giorno come in tutti gli altri dalle sei alle sei, quasi che quel giorno non fosse mai stato dedicato al raggiungimento della felicità. Heywood Brown.

## Nelle isole del dolore

A Lipari, in verità, l'autorità poliziesca non si abbandona agli eccessi vessatori deplorati altrove, mentre a Ponza, dove sono circa 400 confinati, la milizia fascista perseguita e bastona. L'eroe — o carnefice — cui risale il merito di questa situazione è il famigerato capitano Memmi, un protetto di Starace, vice-segretario del Partito, attorniato da una banda di teppisti palermitani in veste di militi: egli rende impossibile a troppi nostri compagni l'esistenza. E' facile comprendere quanto provocatoria risulti la sorveglianza della milizia, con la quale l'autorità di P. S. e i carabinieri sono in frequentissimo contrasto. Soventissimo accade che i militi cantino canzoni oltraggianti gli antifascisti e particolarmente un ritornello osceno contro Matteotti.

La milizia preme (da prove certe che abbiamo) sul governo centrale per peggiorare sempre più la vita dei confinati. I militi si appostano dietro le finestre, lanciano false accuse per discorsi o canzoni sovversive, — donde condanne —, e non di rado provocano.

Due casi tipici: il confinato Del Moro, ingiuriato, nel 1927, senza motivo, dal capitano della milizia, gli somministrò una solennissima lezione pugilistica, abbattendolo tre volte. Arrestato e condannato fu inviato al manicomio, dove pochi mesi dopo morì, senza che nessuno, mai, neppure i suoi familiari, avesse potuto vederlo, nè ottenere particolari sulla sua fine. Fu fatto impazzire e poi probabilmente soppresso.

Il secondo caso si riferisce per fortuna ad un vivo, a un vecchio campione dell'anarchismo — Luigi Galleani — di 67 anni, uomo di molta cultura, dalla vita austera e dignitosissima. Tre giorni dopo il suo arrivo fu accusato falsamente da un milite di aver offeso il « duce » mentre conversava tranquillamente con un suo giovane amico. Ebbe sei mesi di carcere. Alle fine del 1927, il « duce »... grazio i condannati per offese alla sua sacra persona. Poichè la grazia andava chiesta al pretore il Galleani, nonostante le insistenze del magistrato, e malgrado fosse — ed è — gravemente ammalato di diabete, preferì rimanere in carcere sino al totale esaurimento della pena. Ecco un vecchio che è spiritualmente più giovane di molti giovani.

E di questi episodi se ne potrebbero raccontare infiniti.

(La Libertà, 11 agosto 1929.)

Indirizzo: Il Risveglio, rue des Savoises, 6, Ginevra (Svizzera).

## MAX NETTLAU Bakunin e l'Internazionale in Italia dal 1864 al 1872

con Prefazione di **ERRICO MALATESTA**

Un grosso volume di 23 capitoli, con un'appendice sul recentissimo libro di Nello Rosselli su Mazzini e Bakunin, e con larga riproduzione di documenti inediti dell'epoca.

Il prezzo è di Fr. 4 per la Svizzera.

Per gli altri paesi, il prezzo deve corrispondere a 4 fr. svizzeri al cambio (franco di porto).

È questo un volume interessantissimo per chi voglia conoscere gli albori del movimento socialista in Italia. Carlo Pisacane ne era bensì stato un eroico e dotto precursore, ma più che altro avendo mi ato a ricomporre l'Italia in nazione, non aveva lasciato discepoli nè seguaci della sua dottrina d'emancipazione proletaria. Bakunin, per il primo, tentò di creare fra gli italiani un movimento socialista ed internazionalista propriamente detto. La sua opera si svolse in ambiente e in condizioni tali da non permettere un successo, ma ebbe nondimeno una reale importanza.

## Il caso Peretti

Da molte parti ci si chiede notizie sul caso Peretti, ma purtroppo si è sempre al buio di tutto. E' la migliore prova che si sta inventando una falsa accusa, la quale non sarà nota che il giorno stesso del processo, quando non resterà più tempo per dimostrarne appunto la falsità. Ma insomma vi sono in Svizzera individui a cui si potrà e si dovrà chieder conto di tanta iniquità, perchè ne furono i primi necessari complici.

Ripetiamo con certezza che Peretti non può aver fatta opera di propaganda o d'azione politica in Italia, poichè da anni non ne faceva più in Svizzera. Intanto, diamo qui una corrispondenza apparsa in Libera Stampa, che lascia capire la machinazione di cui l'operaio Peretti sarà vittima.

La sorte di questo nostro buon concittadino è sempre misteriosa! Ad una personalità ticinese che volle assumere personalmente informazioni presso il Console Svizzero di Milano, venne risposto che dopo la visita alla carceri due mesi orsono, più alcuna notizia fu possibile di sapere. Il Console fece domanda parecchie volte alla questura per sapere qualche cosa di positivo della sua imputazione, ma gli venne sempre risposto vagamente, che la questura non può interessarsi, che tutto l'incarto è nelle mani di un commissario speciale di Roma.

Si tentò a parecchie riprese di trovare detto commissario, ma questo è sempre irreperibile!

Anche all'avvocato non venne concesso d'interessarsi in nessun modo.

Durante il Tiro federale di Bellinzona, ritenemmo opportuno di sospendere la campagna in favore di Peretti, sperando che le Autorità (come avevano promesso) avessero fatto dei passi ufficiali con esito favorevole, ma visto che le nostre Autorità vengono prese in giro da oltre tre mesi senza ottenere la minima soddisfazione, facciamo ancora appello a tutti i ticinesi e in special modo ai suoi colleghi di lavoro, perchè venga ricominciata l'agitazione in suo favore.

Peretti non dev'essere dimenticato nelle carceri italiane. Il sistema della polizia italiana di scaricare le responsabilità a questo o a quel commissario per non dare spiegazioni sulla sorte di un nostro cittadino detenuto arbitrariamente per tre mesi, dev'essere denunciato al mondo intero.

Mentre il questore risponde alle nostre autorità che non sa niente dell'imputazione a Peretti, egli fece arrestare parecchie persone a Milano cercando con varie pressioni, di far dire a qualcuno, che Peretti era in rapporti con loro, ecc. Ad una signorina, per esempio, si voleva far dire, che lei riceveva corrispondenze e giornali da Bellinzona. Questa si rifiutò in modo assoluto di firmare il verbale perchè tutto il contenuto era falso.

Allora venne rilasciata, con l'ammonizione pel confino! Questo prova che non avendo nessun elemento d'accusa contro il Peretti, la polizia sta macchinando contro di lui, cercando false testimonianze, ecc. Dunque all'erta!

## Pietro Barsanti

27 agosto 1870.

Nel 1869 Giuseppe Mazzini fondò in Londra l'Alleanza repubblicana universale. Scopo primo di tale associazione fu quello di organizzare una insurrezione popolare che strappasse Roma al papa e portasse alla proclamazione della repubblica. Nel febbraio del 1870 ebbe luogo un congresso clandestino a Lugano, nel quale furono stabilite le principali norme della cospirazione. Gli emissari cominciarono il loro lavoro, mentre Mazzini, nascosto in Genova, dirigeva le file dell'associazione.

La febbre dell'azione aveva pervaso gli animi. Molti volevano rompere gli indugi, malgrado le continue raccomandazioni di Mazzini. Le bande del Comasco furono le prime a precipitare l'azione.

A Pavia, la notte del 24 marzo 1870, un gruppo di cittadini si presentò dinanzi alla caserma di S. Francesco, invitando la truppa a far causa comune col popolo. Un tenente che era uscito col picchetto fu ucciso da un sottufficiale, certo Cecchini.

Contemporaneamente un altro gruppo di cospiratori si presentò dinanzi alla Caserma di San Lino. All'udire le grida di questo gruppo, Pietro Barsanti, caporale del 32. fanteria, ivi stanziato, invitò con ardenti parole, i militi ad unirsi al popolo, minacciando, con la baionetta in canna, coloro che voelvano disarmarlo. Ridotto all'impotenza, in data del 24 maggio fu condotto dinanzi al Consiglio di guerra, che lo condannò a morte, previa degradazione. Ricorse in appello, dove lo difese il celebre Pasquale Stanislao Mancini, ed ebbe confermata la pena.

Un grido di dolore percorre l'Italia, e trova eco nel cuore di Victor Hugo, che chiede la grazia. Anche Giuseppe Garibaldi scrive una commovente lettera a Vittorio Emanuele II, implorando si salvi la vita all'eroe ventenne.

Intanto gli eventi precipitano. Il 15 agosto Mazzini viene arrestato a bordo della nave da guerra « Fieramosca » e chiuso nella fortezza di Gaeta. A Milano vengono arrestati tre dei principali emissari di Mazzini. Si avvicina, intanto, la data fissata per la fucilazione di Barsanti. L'illustre donna Pallavicino, che ebbe il marito condannato a morte da Francesco Giuseppe, ma che dall'imperatore austriaco fu graziato, chiede un'udienza al Gran Re per presentargli una domanda di grazia, a nome di quarantamila madri italiane.

Al Barsanti il 26 fu notificato che, essendo stato respinto il ricorso, e confermata la sentenza di morte, l'indomani, non intervenendo la grazia sovrana, sarebbe stata eseguita la sentenza. Egli fu imperturbabile e mostrò di non aver bisogno dei conforti dei due preti e del frate che andarono per consolarlo. La mattina dopo ai soldati e carcerieri non mostrò alcun sentimento e disse loro che essendosi messo in una impresa arrischiata, a avendo perduto, era pronto a pagare lo scatto. Nel cortile del Castello sforzesco schierate tutte le rappresentanze del presidio, Barsanti ascoltò, calmo, la lettura della sentenza. Ecco la scena dell'esecuzione, quale la narra un giornale repubblicano:

« Molti ufficiali presenti erano commossi; egli solo mantenne un sangue freddo meraviglioso. Terminata la lettura, da preti fu condotto verso il muro e fu fatto sedere sulla sedia colla faccia rivolta alle truppe. Uno dei sacerdoti, confortandolo con parole di pietà tolse di tasca un fazzoletto bianco e lo piegò in forma di fascia. Allora Barsanti lo prese da sè stesso se lo pose agli occhi mentre il sacerdote glielo annodò sulla nuca.

Al cappellano militare che gli domandava se fosse pentito rispose, con un amaro sorriso: « Pentito? Pentito di essere repubblicano? No! Ho giocata una partita, l'ho perduta... pazienza, altri saranno più fortunati di me. »

Quindi i preti si allontanarono, un picchetto di soldati precedentemente designati, gli si avvicinarono a passi lenti. Egli si pose il sigaro tra i denti, le mani sulle due coscie, e stando sempre dritto col capo e col tronco attese serenamente la morte.

Sei palle di moschetto a sei passi di distanza gli fracassarono il cranio. »

Così moriva una delle tante vittime della Monarchia sabauda.

Il Grande, dopo 24 giorni, entrava in Roma.

## Ricordando

La Federazione anarchica romana ha fatto affiggere il seguente manifesto in occasione del secondo anniversario del martirio di Sacco e Vanzetti:

Lavoratori,

Lo spaventoso martirio di Sacco e Vanzetti prolungatosi per più di sette mortali anni simboleggia riassumendola la storia millenaria della povera umanità. Lo sfruttamento e l'oppressione dei diseredati trasformano dapprima le loro miserie e sofferenze in delitto, punito con la maledizione e il verdetto di morte. Viene poi la lotta angosciosa, disperata per reclamare giustizia agli organi stessi dell'Iniquità, lotta continuata ad onta di tutto, rinnovata malgrado le crudeli e continue disillusioni. Abbiamo infine il supremo grido di salvezza sollevante le masse, che a un dato momento pare scuotere la terra, ma che in realtà non abbatte l'odiosa tirannia. Essa sfida una volta di più il clamore delle coscienze insorte e segna col sangue innocente versato il suo nuovo trionfo.

Lavoratori, Compagni,

E' ben questa la storia di quanto è avvenuto sino ai giorni nostri. Anche quando dei lampi di giustizia paiono rischiarare il mondo, sono seguiti da un domani tenebroso. La folla dimentica presto, piega subito stanca, ricade nell'indifferenza, ridiventa sottomessa. Come altre innumerevoli vittime Sacco e Vanzetti devono essere evocati per il loro ammirevole esempio di fede e di eroismo. Ma noi abbiamo soprattutto, da chiederci la ragione della nostra disfatta e della feroce intransigenza del nostro nemico. Non solo è evidente che le classi dominanti non vogliono più fare concessioni alla massa lavoratrice, ma si preparano anzi a privarle dei magri diritti conquistati nel passato. E più che mai le garanzie democratiche e costituzionali, attraverso la violazione sistematica e quotidiana da parte delle autorità, diventano nulle.

Così tutto lascia prevedere che noi avremo in breve a dare una battaglia decisiva per la nostra emancipazione integrale da ogni forma di autorità e di sfruttamento. Sappiamo prepararvi con convinzione, tenacità e audacia. E il solo modo d'onorare degnamente la grande memoria di Sacco e Vanzetti.

## Comunicati

Il Circolo filodrammatico Educazione proletaria, di SAN GALLO, darà sabato 24 corrente, alle ore 20, nella sala del Schützengarten, una festa familiare. Oltre la recita, una signorina, nota artista dilettante, canterà parecchie arie, e vari compagni eseguiranno brillanti esercizi in bicicletta. Nessun lavoratore manchi. A tutti il dare il proprio contributo per la buona riuscita della festa, il cui intero ricavato sarà devoluto ad opere d'istruzione e solidarietà.

La festa, organizzata dalla Filodrammatica Studio e Diletto di WINTERTHUR, in favore delle vittime politiche, è riuscita assai bene. Si ringraziano tutti i collaboratori e gli intervenuti alla festa.

Ecco i numeri vincenti della lotteria: 713 — 239 353 — 893 — 701 — 789 — 945 — 617 — 201 — 398 — 553 — 308.

ZURIGO. — Visto che il giornale *Falce e Martello*, in polemica con terzi, ripete con tutta la stampa dittatoriale prima e comunista poi l'accusa infamante di spia fascista, per ordine e informazione della sbirraglia bolscevica al servizio di Stalin, all'indirizzo di anarchici, che nella loro vita intensamente vissuta di militanti e combattenti possono guardare in faccia a fronte alta tutti i villi accusatori i quali rifiutano vergognosamente qualsiasi giudizio pubblico, proposto alle autorità russe da uomini imparziali — ci sentiamo in dovere per rapporti avuti e le lotte combattute costì, ed anche da qualcuno a Milano, con uno degli accusati, il Ghezzi, di dichiararci solidali coi colpiti, fino a prova precisa e documentata da elementi non asserviti a quel partito comunista avente molti conti da saldare con gli anarchici, che per la Rivoluzione russa diedero con generosità la parte migliore di se stessi.

Per il resto, come il giudizio espresso in merito all'attività generale degli anarchici, non rispondiamo neppure. Ci permettiamo però di pensare che i sovversivi tutti — comunisti compresi, lungi dalle redazioni dei giornali e dalle prebende del partito e del governo moscoviti — potranno essere d'opinione contraria dagli staliniani sentenzianti e clamorosi nei vari organi a ripetizione della voce del padrone.

Gruppo libertario.

## COMITATO ANARCHICO PRO VITTIME POLITICHE D'ITALIA

### Rendiconto trimestrale dal 1° aprile al 30 giugno.

Mosso da un doveroso senso di economia, il Comitato ha deciso di non editare un Bollettino proprio, ma di appellarsi alla nostra stampa per la pubblicazione di questo bilancio.

Al fine, però, di non sottrarre troppo spazio ai nostri giornali, si è deciso d'inviare a ognuno d'essi un resoconto riassunto e di darne la pubblicazione particolareggiata in un solo organo, la cui scelta per ragioni diverse è caduta su *Fede!*

Rimanenza in cassa (dopo errata corrige) al 31 marzo 1929	Fr. 7916 —
Entrate del mese d'aprile	» 12139 75
di maggio	» 17553 85
di giugno	» 11803 —
<b>Totale generale delle entrate</b>	<b>Fr. 49412 60</b>
Uscite del mese d'aprile	Fr. 17562 45
di maggio	» 9609 35
di giugno	» 10554 50
<b>Totale generale delle uscite</b>	<b>Fr. 37726 30</b>
Rimanenza in cassa al 30 giugno	Fr. 11686 30
Gli invii in Italia furono:	
Per il mese d'aprile	Fr. 6900 —
di maggio	» 6113 60
di giugno	» 4858 —
<b>Totale</b>	<b>Fr. 17871 60</b>

Il Comitato chiude e presenta questo bilancio con una promessa ed una speranza: la promessa di continuare a migliorare l'opera sua, e la speranza che continui a confortarlo l'aiuto dei compagni tutti, e ciò per il bene delle nostre vittime e delle idee che ci sono care.

Il Comitato.

### La tomba della Libertà.



Mussolini. — *Le ho recitato il requie, ma non ha e non mi dà requie.*

EUGENIO LYONS.

## Vita e morte di Sacco e Vanzetti

Un volume di 200 fitte pagine, tradotto dall'inglese. È scritto da un uomo imparziale e di cuore, che ha vissuto sul posto l'indimenticabile tragedia.

È spedito franco di porto contro versamento al conto chèques postale *Il Risveglio*, I.4662, Ginevra, di franchi 3.15.

I compagni rivenditori e abbonati in Svizzera sono invitati a effettuare i loro versamenti mediante chèque postale gratuito all'indirizzo

**Il Risveglio, N° I.4662, Ginevra.**

Per abbonamenti, rivendita, sottoscrizioni al giornale o pro vittime politiche, i compagni chiedano dunque alla Posta un formulario di chèque e non di vaglia.

## Pro vittime politiche

Ricordiamo sempre le vittime politiche e preparando l'ora di demolire tutte le carceri, diamo il nostro obolo ai reclusi e alle loro famiglie.

	In cassa	Fr. 270 —
Genève: Costum		7 —
San Gallo: Merli Secondo		3 —
Sochaux: Daldini (5)		1 —
	<b>Totale</b>	<b>Fr. 281 —</b>
A compagni in Italia (1000)		272 75
	<b>Rimanenza in cassa</b>	<b>Fr. 8 25</b>

Comitato pro figli dei Carcerati politici d'Italia. — Inviare fondi e tutto ciò che riguarda il Comitato a Carlo Frigerio, case poste Stand 128, Ginevra (Svizzera).

Comitato Nazionale Anarchico pro vittime politiche d'Italia. — Indirizzo: Jean Bucco, rue Château-des-Rentiers, 116, Paris 13.

Comitato d'Emigrazione dell'Unione Sindacale Italiana in Francia. — Indirizzo: Juhel (U. S. I.), Impasse Marcès, 2 bis, Paris 11

I compagni a conoscenza di famiglie di carcerati più specialmente bisognose di soccorsi, ci scrivano con le indicazioni necessarie per farli pervenire.

Non dimenticare che la bestialità mussoliniana è giunta al punto di punire come delitto il soccorrere i carcerati.

### PIETRO KROPOTKINE

La Grande Rivoluzione (due vol., 700 pag.)	Fr. 2 —
La Scienza moderna e l'Anarchia (320 pag.)	1 —
Benito Mussolini. <i>La santa di Susà</i>	0 10
Conti e Gallien. <i>Lo sciopero rosso</i> , in un atto	0 15
H. Hanriot. <i>Il reduce da Tripoli</i> , in un atto	0 10
G. Eckhoud. <i>La buona lezione</i> (a Sante Caserio)	0 10
Giuseppe Ferrari. <i>Del Deismo</i>	0 10
Fr. Ferrer e A. Lorenzo. <i>Lo sciopero generale</i>	0 10
E. Leverdays. <i>La Banca e la Rivoluzione</i>	0 10

## Souscription Supplément Régional

Genève: Pique-nique 247.55, H. D. 10; Lausanne: Cattin 20; Neuchâtel: L. G. 20.	Total	Fr. 297 55
Déficit précédent		Fr. 170 50
N° 777		70 —
<b>En caisse</b>		<b>Fr. 57 05</b>

### BILAN — BILANCIO

#### Recettes — Entrate

VENTE — VENDITA  
Vente conférences 20.30, Bellinzona, B. 5, Bern, Bianchi 11.50, Bienne, Stoll 32, St. Gallen, Sesso 20, Seraing, Gr. (140) 20, Wien, Ramus 6. Total 114 80

ABONNEMENTS — ABBONAMENTI  
Altstetten, Giabbani 5, Bellinzona, Bon. 10, Brévannes, Alfred Charles (30) 6.10, Genève, Bertona 5, Bouvier 5, Garin 2, Dannel 5, Les Brenets, Simani 5, Moudon, Grassi 5, Mulhouse, Giordano 6, Neuhäusen, Schring 5, Sacchi 5, Schaffhausen, Dalla Piazza 6, Tenero, Canevascini 10, Uster, Tettam. 20. Total 100 10

#### SOUSCRIPTIONS — SOTTOSCRIZIONI

Basel, Gruppo d'operai sul lavoro a mezzo Perfetti 8, Bern, Bianchi F. 30, G. B. 2, Bonetti 5, sottoscrizione a mezzo Luigi Fonti 41.10, Collonge s/Salève, Vieux-Savoyard 20, Detroit, Mich., fra compagni a mezzo Guglielmo Boattini 25.85, Genève, Groupe du Réveil 1.40, Dannel 5, H. D. 10, Plattini 5, Vaglio 5, Amiguet 20, Todeschini 5.40, E. St. 5, Costum 3, Ch. P. 5, Maga 5, Nino Q. 2, Teo B. 5, Bouvier 2, Zanot 2, J. P. 2, Léon B. 2, Louis Ch. 1, Charles C. 2, Jacques 2, La Rochelle, Sertori 20, Lausanne, Cattin 20. Total 261 75

Total des recettes au 21 août 476 65

#### Dépenses — Uscite

Déficit du numéro précédent	553 90
Journal n° 777	290 —
Frais de poste	96 40
<b>Total des dépenses</b>	<b>940 30</b>
Déficit	463 65

### AI COMPAGNI.

Avvertano i compagni che è tempo di pensare seriamente al disavanzo. In più dei 460 franchi pel giornale, abbiamo un debito di 200 franchi per opuscoli francesi ed italiani ed altro di 650 per compera d'una macchina da stampare gli indirizzi. Sono quindi 1300 franchi. Si pensi un po' da tutti a qualche iniziativa a favore del giornale e intanto ognuno può farci pervenire sia i pagamenti arretrati, sia il proprio contributo personale, a mezzo del nostro conto chèques postali

*Il Risveglio, I.4662, Ginevra.*

Imprimerie, 23, rue des Bains.